

### **13. La vie publique**

Une laborieuse cogitation ne m'a point été nécessaire pour me déterminer entre le mot politique et l'expression Vie Publique afin de savoir ce qui s'appliquait le mieux à Hendaye entre 1920 et 1930.

Certes, par définition le mot politique n'a en lui, rien de repoussant ; puisque venant de polis (cité – ville) il devrait ne tendre qu'à traiter de la vie en commun, dans un espace donné ou à l'échelle du monde, avec tout ce que cela comporte de solidarité agissante, de dévouement désintéressé, d'amour réciproque, voire de sacrifice pour le bonheur de tous.

Dans la plupart des cas –à moins de se tenir sur les sommets intellectuels, ceux des techniciens, des avertis d'une science qui paraît austère, en elle-même, de la politique, de son économie, de ses entrelacements dus à des activités compliquées par essence- le péjoratif politicien a rayé la noble conception de la recherche et de l'exercice du gouvernement pour ce qu'il apporte de bon et de beau.

Politicien (un nom), politicard (un nom également, un adjectif). Pourquoi deux vocables pour une situation peu louable ; celle de quelqu'un qui entre dans la carrière de direction d'une cité ou d'un état pour en retirer de lucratifs profits personnels : gloire, honneur, prébendes, dessous de table au prix d'intrigues, de bassesses, de cautèles, de mensonges sinon de basses calomnies... Passons.

N'ayant pas de sources sûres, de documents scrupuleusement établis pour juger des comportements des dirigeants, durant la décennie où je n'étais d'abord qu'un bambin, puis à peine un adolescent, je préfère en rester dans une vision volontairement adoucie de la vie publique hendayaise. S'il y a eu des politicards (le contraire surprendrait et paraîtrait « contre nature » humaine, je les laisse à leur oubli posthume en ce qu'ils ont laissé de patrimoine personnel grossi et dont d'autres ont profité et profitent. Je ne veux retenir que ce qui m'avait paru enfermer de belles qualités ; qui participait d'un consensus bien établi (comme on dit maintenant) et pour cette raison j'ai préféré ce titre : vie publique.

Ce ne sera ici qu'une chronique toute simple, que beaucoup de la génération actuelle pourraient trouver bien maigrichonne.

Quoi ! En dix années il ne s'est passé que cela sur la scène « politique » hendayaise ?... Et ailleurs ?... puisque cet ailleurs (France et vaste monde) joue un grand rôle dans les prises de positions de tout un chacun qui regarde et pense, le force à se situer, au demeurant, par rapport à des questions parfois lointaines mais que l'on traite avec autant d'assurance, de véhémence que si elles nous touchaient, en propre.

Il faut bien l'avouer. Entre 1920 et 1930 nous n'étions guère gâtés, à moins que ce ne soit, tout bien pesé, le contraire. Nous n'avions pas, à longueur de journée, les « répète-jacquot » de la radio pour nous servir de façon extemporanée la nouvelle à sensation qu'il n'est pas permis d'ignorer et dont dépend le sort de tous.

Nous n'avions pas la captieuse télé (la meilleure et la pire des choses, tout plagiat de fabuliste-philosophe mis à part) pour nous abreuver, à satiété, d'images et de ratiocinations collant avec ; nous porter à croire que nous sommes les géants de l'univers, tout en servant un prêchi-prêcha de commande, sur mesure pour préparer les esprits, les mettre en condition et faire l'impasse sur ce qui est parmi les plus nobles attitudes de l'homme : son libre-arbitre.

Pour l'information, on ne disposait, à l'époque, que de la Petite Gironde, organe bordelais attentif aux réactions bourgeoises et manifestant une singulière et immarcescible sollicitude envers le pouvoir en place ; la France de Bordeaux et du Sud-Ouest un peu plus « rosie » et quelques gazettes bayonnaise ou biarrote, à information limitée.

Cela s'avérait un peu pâle comme approvisionnement politique, d'autant plus que les quotidiens en question préféraient l'article tout venant, la rubrique locale à propension « jacassière », la chronique des événements mineurs.

Les pauvres... L'Agence X, le Bureau d'information Y ne venaient pas les ravitailler. Toute cette indigence, ce manque de moyens de diffusion faisaient que notre quiétude était rarement troublée parce que nous nous trouvions fort peu sollicités pour prendre parti, donner notre péremptoire avis, et partant, entrer en collisions avec d'autres qui interprétaient les événements tout autrement. Etions-nous moins éprouvés, moins fébriles ?

On peut regretter dans un sens ce manque de savoir. Il n'est pas sain de demeurer dans une trop grande ignorance ou de n'avoir qu'une vue trop rudimentaire, trop fragmentaire de ce qui se passe autour de nous.

Mais de la façon dont les faits sont aujourd'hui présentés, du scrupule tout relatif que l'on met à respecter la vérité, du « matraquage » du prétendu informé, est-ce qu'il est tiré meilleur profit ? A-t-on fait un pas de plus en avant ? Et la douce ignorance où nous confinaient un manque de données, un manque d'approfondissement, une réserve qui avait en horreur l'exagération fallacieuse et le mensonge dangereux, en plus de son côté paisible, ne comportait-elle pas plus de salubrité que toutes ces « mises en condition » de la fin du XX<sup>e</sup> siècle ? En vertu de quoi Hendaye ne connaissait point la vindicte à répétition, l'exclusive sans appel, le rejet systématique. C'est du moins ce qui nous parut être, à nous les jeunes de l'époque. S'il y en eut de ces situations troublées, de ces escarmouches – sûrement il s'en produisit-, elles ne duraient pas (un courant rapide) ou bien, alors, le feu couvait sous la cendre et nous ne nous en doutions pas.

Les réunions de famille, les rassemblements sur les places de la localité ou dans les auberges, ne voyaient point les conversations déviées inévitablement, vers la « politiciannerie » et on ne s'affrontait pas de façon tonitruante. Comment de cette façon aurait-on pu estimer la population mordue par la politique (politicienne) ?

Mais il ne faut pas déduire de tout ce qui précède que le corps électoral (masculin seulement, le sexisme régnant en maître), constituait un bloc, un seul bloc, jamais entamé.

Non. Il y avait les blancs et il y avait les rouges. Comme toujours. Comme partout. Mais, règle assez générale, quand l'affrontement électoral était terminé, l'anathème n'avait plus cours. La provocation non plus. La scissiparité, pas davantage. La plupart des séparés d'un moment, l'immense majorité retrouvaient le chemin de la réconciliation et jetaient un drap sur l'affrontement récent sur la place de Gaztelu ou au terrain de rugby d'Ondarraitz.

Il y avait suffisamment à faire pour soutenir le Stade, le porter tous d'un même cœur, sans aller s'empêtrer dans les rets de divisions éphémères, aliénantes et qui ne pouvaient servir qu'à quelques habiles.

Si je ne m'abuse, il fut un temps où les blancs dominaient à Hendaye et ce, dès la fin de la guerre 14-18. Le Docteur Camino, un des leurs, fut porté à la mairie par un phénomène point particulier à la frontière. L'exemple venait d'en haut avec l'élection de cette Chambre bleue horizon, le 16 novembre 1919, où se retrouvaient en grande majorité, les tenants d'un conservatisme égoïste, borné, en général, pas des mal lotis après une guerre que beaucoup n'avaient pas faite, mais qui leur avait rapporté gros. Pour la circonstance (l'élection législative) ces habiles avaient su exploiter la sottise vanité d'une notable partie de concitoyens (nous sommes les vainqueurs... l'Allemagne paiera) qui semblaient n'avoir rien compris à l'horreur, rien retiré de la souffrance et du spectacle de la mort, et surtout, pas voulu rechercher les causes du carnage, où étaient les responsables. La masse préféra se griser d'exaltations (faussement) patriotiques, qui si elles n'avaient été tristes, auraient fait sourire par tout le côté ridicule qui s'en dégageait.

Enfin, à Hendaye aussi, « la droite » fut à la Mairie.

J'ai très bien connu le Docteur Camino <sup>(59)</sup> en tant que praticien attaché à la Compagnie du Midi. Mais je ne m'étais pas trop extasié quand je sus qu'il était ou avait été le premier magistrat municipal de notre bonne ville. Un vieillard à barbe blanche, bien fournie. Rien, en apparence, d'un méchant homme. Doux au contraire avec les patients, surtout avec les enfants. Il m'a fallu atteindre l'adolescence pour apprendre son côté partisan, intraitable quand on ne se trouvait pas de son bord.



Grève de 1920 – Photo remise par Mme Maïté Faget

Les cheminots, en 1920, firent une grève de longue durée. Le responsable n° 1 des grévistes, à Hendaye, fut Faget Jérôme, un commis de bureau, un ardent syndicaliste, un meneur d'hommes, un socialiste convaincu, qui à la scission de Tours, était demeuré à la « vieille maison » chère à Léon Blum.

Naturellement, tout ce qui aimait l'ordre –un certain ordre, celui des nantis- hurlait devant l'arrêt des trains. Et comme toujours les gros bonnets trouvaient des aboyeurs, à leur dévotion, parmi de pauvres hères, une aide de salariés qui constituaient une classe à part, celle des bureaucrates et une claque venant de la partie commerçante hostile, par définition et par « trouille » indéfectible, à tout mouvement revendication, à toute action dans la rue, à toute cessation de travail.

« Il n'y a qu'à arrêter Faget et tout cessera » entendit-on, paraît-il, de la bouche rageuse du Docteur Camino, qui n'aurait pas ainsi reculé à faire embastiller un fils de la localité, un de ceux qu'il soignait, comme un vulgaire malfaiteur. Méchant, outrancier, le propos pêchait par omission volontaire. Le bon docteur ne pouvait ignorer que la grève ne touchait pas seulement Hendaye, mais qu'elle était un fait national.

<sup>59</sup> Qui habitait, là où il consultait, une maison mauresque construite en 1865 par Monsieur de Polignac.

Les révoqués de 20 –dont fit partie Faget- ne furent pas seulement à Hendaye. Dans la France entière, beaucoup –ceux du moins qui eurent l'heur de savourer leur revanche- attendirent 1936, le beau temps du Front Populaire, pour être soit réintégrés, soit indemnisés.

1924 ! Le triomphe, en France, au plan législatif, du Cartel des Gauches mené par l'érudit et épicurien (au sens non galvaudé du terme) Edouard Herriot, leader du Parti Radical-socialiste. Un ressaisissement des forces de progrès social (forces de gauche) et attachées à la laïcité, s'était opéré. Une modification notoire, indiscutable, avait eu lieu dans l'esprit et le comportement d'une majorité de citoyens.

Hendaye, à n'en point douter, n'était pas demeurée insensible à cette nouvelle vague. Le fruit mûrit lentement mais sûrement. Ainsi peut-être pour ne pas aller trop vite, ni trop loin, l'on voit à la Mairie des hommes, à classer, disons dans la catégorie des républicains modérés, mais très certainement pas modérément républicains (selon le distinguo très connu et qui trouvait ici toute sa signification). La preuve tangible de la mutation opérée était donnée par le Maire qui remplaça le Dr Camino. Il s'agissait d'un ancien Directeur de l'Ecole Publique, Monsieur Choubac, donc d'un de ces instituteurs de la III<sup>e</sup> République, attachés à l'idéal laïque, à sa mise en pratique dans une société tolérante ; de ces Maîtres d'Ecole très fermes, voire intransigeants pour tout ce qui touchait à l'amour de la Patrie.

Les élections municipales ne coïncidèrent pas, quant à la date, avec les législatives. Ce n'est qu'en 1925 que les suffrages populaires –avec un système électoral toujours sexiste- portèrent à la Mairie une liste, dans la ligne du Cartel des Gauches, composée de radicaux-socialistes, de socialistes S.F.I.O. (en petit nombre mais d'un dynamisme et d'une conviction politique qui suppléaient à la quantité) et de citoyens sympathisants à l'une ou l'autre formation, et que n'effrayaient point les suspicions, les interdits, les mensonges grossiers dont la droite (un vocable simplificateur que je ne prise guère car trop voisin de l'euphémisme) usait à profusion, de façon provocante et malsaine, « les rouges ! ». Ainsi, se trouvaient catalogués avec mépris ceux qui contestaient la toute suprématie des possédants, ceux qui refusaient les simagrées faussement religieuses. Et cependant, parmi ces rouges, pas mal demeuraient attachés à leurs origines chrétiennes. Leur grand tort venait de ce qu'ils n'étaient pas des fidèles du rite, des assidus à la messe, qu'ils bravaient les ukases, notamment celles qui condamnaient péremptoirement des journaux, comme la Dépêche de Toulouse ou la France de Bordeaux et du Sud-Ouest, mis au pilon par les autorités ecclésiastiques, dévouées « chiens de garde » des classes huppées.



Le Maire choisi par ses colistiers fut Léon Lannepouquet. Il devait conserver sa charge jusqu'à sa mort dramatique, en 1945. Enfant d'Hendaye, Léon Lannepouquet, sorte de colosse, en imposait dès le premier abord, par sa forte prestance, sa puissance physique et le timbre mâle de sa voix. Il habitait dans cette partie d'Hendaye qui, après les Allées, aujourd'hui disparues, ouvre encore sur la Côte d'Hapetenia laquelle plonge sur la route de Béhobie, ce quartier d'Urrugne qui tout aussi bien et plus rationnellement aurait pu être hendayais.

*Photo extraite du livre de l'Abbé Michelena :  
Hendaye et son histoire*

Deux fois par jour, matin et après-midi, on voyait le premier magistrat municipal déboucher d'Irandatz. A pied ; ce moyen de déplacement utilisé alors, le plus fréquemment dans toute agglomération urbaine.

Même de loin on ne pouvait s'y méprendre. La silhouette massive de Monsieur le Maire ne prêtait à nulle confusion. Il allait d'un bon pas, assuré, alerte même. Aucune gêne pour un corps aussi massif. Toujours vêtu de sombre couleur de distinction, de sérieux, le col dur et la cravate impeccablement nouée, il se coiffait d'un béret basque, à large bord, porté avec cette façon très particulière aux gens d'Euskadi et qui ne manque pas d'élégance. D'aucuns ont pu dauber sur cette bouse (Jakez Hélias au nom des Bretons) ; d'autres sur ce champignon. Ils se trompaient d'adresse s'ils visaient les habitants de la partie occidentale des Pyrénées. Eux, ont fait de la coiffure de laine un couvre-chef noble, seyant bien en toute occasion.

Très ponctuel, très soucieux d'être à l'heure, le Maire gagnait son bureau à l'ancienne mairie. L'accueil de ses subordonnés s'éloignait de la réserve polie des serveurs face à un patron hautain, éloigné d'eux. Il n'avait rien d'un sérieux forcé. Pas davantage de la grande obséquiosité.

Léon Lannepouquet, tout en paraissant un être qui savait ce qu'il voulait et dont l'allure générale prouvait l'aptitude –et le goût- au commandement, n'en demeurait pas moins le compatriote, à part entière, point oublieux de ses origines, ni de ses camarades d'enfance. Son commerce s'avérait agréable malgré l'apparente rude écorce. Cela valait non seulement pour ses employés, mais également pour tous ses administrés –à quelque bord qu'ils appartiennent- qui sollicitaient un entretien. Léon Lannepouquet savait recevoir, écouter, prendre bonne note des requêtes. Dans la plupart des cas, du moins quand l'affaire en valait la peine, il se mettait en quatre pour rendre service. Et comme beaucoup de portes lui étaient ouvertes, plus haut, dans l'Administration il obtenait souvent gain de cause. Son champ d'action s'accrut notablement d'ailleurs, ses possibilités d'intervention prirent plus d'ampleur, lorsqu'il fut élu Conseiller Général de canton, le canton de Saint-Jean-de-Luz. Un Conseiller Général radical-socialiste, à Saint-Jean-de-Luz, cela ne s'était jamais vu. Presque un « rouge ». A tout le moins un associé aux « rouges », un sympathisant avec eux. Pour franchir le cap victorieux, il fallut à Léon Lannepouquet la forte assise d'Hendaye, constituée surtout par les agents des douanes et de la Compagnie du Midi, tous ou en majeure partie, se trouvant, disons-le par facilité, à gauche. Ces cheminots, ces gabelous, francs républicains d'avant-garde, avaient des amis, des parents, hors de leur administration qu'ils influençaient et qu'ils avaient amené à leurs vues. Cela faisait un paquet de voix important.

Homme de contact avec son affaire d'assurance, entre autres activités, Léon Lannepouquet avec son portefeuille touchait pas mal de monde hors d'Hendaye, et nécessairement, se créait des sympathies, des amitiés ou bien laissait une traînée de confiance, après son passage chez les clients. Tous ne lui apportèrent point leurs suffrages, mais beaucoup le firent, jetant par-dessus bord les préjugés, laissant « corner » les sirènes adverses pour faire confiance à l'homme, qui jusqu'à l'heure, les avait correctement servis.

Il était dur de percer en Pays Basque à l'époque, pour des candidats qui ne se recommandaient point du conservatisme. Cela est encore, en partie vrai, actuellement, mais avec quelques nuances. Il y eut quelques pôles où perçait le progrès avec le Boucau, influencé depuis Tours par les communistes, Bayonne radical, Biarritz également un moment, Bidart un peu en avance ainsi que Mouguerre, Ciboure avec les pêcheurs contesta-

taires et nous l'avons déjà vu Hendaye, à cause de l'Administration aux nombreux agents. Demeurait tout le reste, le Piémont avec son chef de régression Saint-Jean-de-Luz, les villages tout autour, et les secteurs de montagne. Une chose est certaine au Pays Basque, c'est la difficulté pour tout ce qui est progrès social de percer. Il y faut du temps. Quand on y arrive. Et en ce moment encore le bastion n'est qu'à peine ébranlé. Cela —remarquable surtout pour la population montagnarde— fait que le basque a été un des peuples les plus rétifs au christianisme, qui a mis longtemps pour se faire écouter et s'implanter sur les bords de la Nive ou du Saison, sur les pentes de la Rhune ou d'Orhy. La plaine a suivi aussi dans ce sens. Mais dès que l'adoption est faite, alors c'est une fidélité à « yeux fermés ». Le changement rapide, n'a jamais séduit l'Euzkadi. Autant on s'avère long pour embrasser une règle nouvelle, autant on s'y accroche par la suite, autant on met de temps non seulement pour s'en défaire, mais même pour en douter. Lorsque le Basque se donne c'est pour longtemps, on peut même avancer pour toujours. Vous le trouverez peut-être froid au premier abord, rentré en lui-même, peu expansif. Mais voyez en cela comme une étude silencieuse qu'il fait. Il vous observe, il prend votre mesure. Mais si vous avez la bonne fortune de forcer sa sympathie, d'être admis dans son sentiment, alors vous pouvez compter avec sa sympathie point feinte et son amitié absolue.

En politique, il en va de même. J'ai connu un champion du monde de pelote basque, qui encore dans la force de l'âge, couvert d'honneurs, a adhéré au Parti Communiste. Vivant dans un patelin « bien pensant », tenant au pied de l'église un établissement à la fois hôtel et trinquet, il lui fallut bien du courage constant, de l'opiniâtreté résolue pour ne pas abjurer sa nouvelle foi. Rien n'y fit... ni les critiques sous le manteau, ni certaines froideurs de familiers, ni certaines mises à l'écart. Son adhésion il la maintint jusqu'à la tombe.

Il y avait de l'Herriot chez Léon Lannepouquet. Certes, sa taille dépassait celle du maire de Lyon. Mais chez tous deux s'était installé un semblable embonpoint, un « bedonnant », très notable radical, une même composition gilet-veste sombre et une coupe de cheveux courte. En brosse chez Herriot. Assez rase chez Léon Lannepouquet pour établir une certaine parenté avec cette forme capillaire en honneur à l'époque.

Un port de tête altier chez tous deux. Un organe vocal précieux par sa force sur les tribunes, pour les inaugurations, pour les fins de banquet. Certes, le docteur es-lettres Herriot disposait de rhétorique fleurie à sa disposition. Mais le bon sens du « primaire supérieur » qu'était le Maire d'Hendaye lui permettait de prendre de solides positions, de les défendre avec ardeur et habileté. La dialectique de l'un était puisée dans le livre, celle de l'autre dans la vie. Plus naturelle, donc produisant de beaux effets sur les électeurs qui n'avaient point hanté la rue d'Ulm, X ou Centrale, la grande majorité des Français, la totalité des Hendayais. S'il se trouvait à Hendaye d'anciens élèves des grandes écoles, ils constituaient l'infime minorité (et le conditionnel n'a rien d'inopportun en la circonstance).

Léon Lannepouquet aimait la compagnie. Elle ne lui fit jamais défaut. Aux camarades d'enfance et de jeunesse, aux amis, toujours en relation avec lui, venait s'ajouter cette faune que l'on rencontre partout, constituée de gens qui aiment « se faire voir » en compagnie relevée et qui escomptent retirer quelque profit personnel d'être de cette petite cour. Ainsi en va-t-il autour de tout personnage de quelque importance.

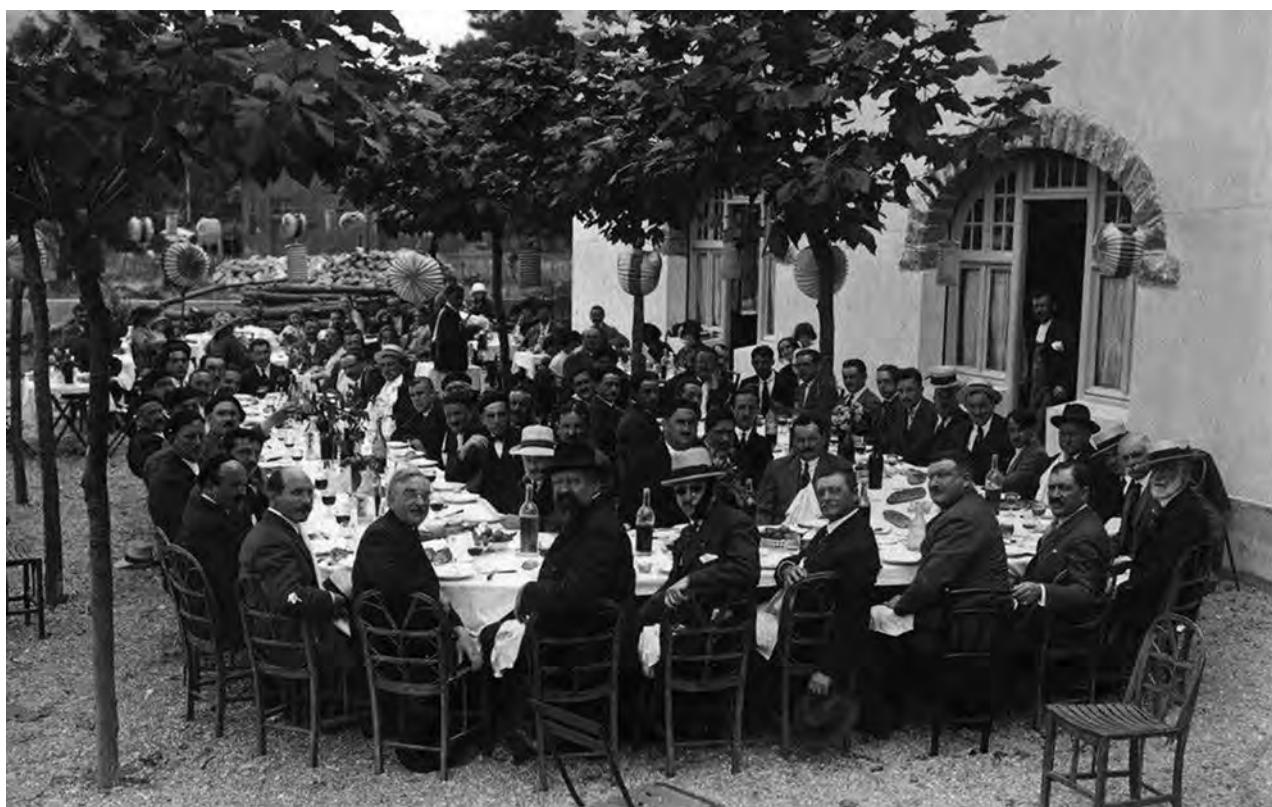
Son travail à la Mairie achevé, on savait où trouver Léon Lannepouquet. Au Grand Café, sauf rares exceptions. A l'intérieur par temps incertain, inclément. A la terrasse, à la belle saison. Il ne fut pas un grand buveur. Les soucoupes ne s'accumulaient pas devant lui. Il se trouvait là pour causer. Il dominait souvent les débats, tout d'abord parce qu'il avait un organe puissant, ensuite parce qu'il en imposait par son physique et surtout par sa dignité municipale.



Lorsque le Maitena ouvrit ses portes, Monsieur le Maire le fréquenta également. Mais il ne négligeait pas, pour autant les autres établissements. Il entraît partout, sans aucune difficulté, sans aucune moue. Cela contribuait à asseoir sa notoriété.

Il avait pour la jeunesse une grande compréhension. Certes, il ne flattait point tous ses débordements, bien qu'en lui-même il estimât plutôt sympathiques ces « péchés » d'immatunité. Les jeunes lui rendaient bien son amitié. Les Jeunesses Républicaines et Radicales qu'il contribua à former, furent parmi les éléments de pointe de ses bonnes fortunes électorales.

Maire en 1925, il avait pratiqué avant cette accession les réunions entre amis, entre concitoyens, réunions d'autant plus intéressantes qu'elles s'appuyaient sur la bonne chère. Une photo-souvenir nous le montre en 1922, autour d'une table de banquet, à l'occasion de l'inauguration du Café tenu à la plage par M. Bergeret, conseiller municipal qui y avait convié de très nombreux amis et connaissances, parmi lesquels François Duhourcau, le D<sup>r</sup> Durruty, Léon Lannepouquet et le curé d'Hendaye, l'abbé Frapart.



On va le voir, Léon Lannepouquet, radical bon teint ne pratiquait pas l'exclusive envers le culte, ne manifestant pas l'ombre d'un quelconque sectarisme. Sa présence, en qualité de Maire, à la bénédiction de l'église Sainte-Anne de la Plage, agrandie, restaurée en 1936 mérite d'être signalée.

*« Construite vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, par une confrérie de marins, la chapelle Sainte-Anne connut bien des vicissitudes. Transformée en corps de garde en 1757, abritant un ermite en 1779, elle n'est plus que ruines en 1867. Restaurée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, elle est finalement remplacée vers 1920... La générosité de la comtesse d'Aramon permit dès 1936 d'agrandir de façon considérable cette chapelle, de telle sorte qu'en 1938, l'église Sainte-Anne fut érigée en paroisse, devenant ainsi indépendante de Saint-Vincent... C'est le 7 août 1938 qu'eut lieu la bénédiction par S. E. Mgr Houbaut, évêque de Bayonne. La cérémonie se déroula en présence de la famille d'Aramon, du Maire et d'autres officiels. » (Texte de M. P.L. Thillaud, petit-fils de Léon Lannepouquet, auteur de Hendaye 1900-1930, compilation de cartes postales avec notes explicatives)*

D'un éclectisme réel, le Maire se montra un supporter fidèle et très assidu du Stade Hendayais. Ondarraitz et Gaztelu le comptaient parmi les spectateurs les plus sûrs, un de ceux qui ne se trouvaient point là pour faire nombre, pour prendre l'air mais bien pour vibrer, participer de la voix et du geste au déroulement du match ou de la partie.

Pris dans une sombre rafle nazie, avec d'autres compatriotes dont un tout jeune Darbouet Jeannot, Léon Lannepouquet fut déporté en Allemagne où il succomba, à Dachau, en 1945.

Deux personnalités bien d'Hendaye devaient connaître des routes parallèles, les menant à une croisée de chemins où les attendait le terrible destin de la mort dans d'atroces conditions ; celles où manque l'horizon familial ou aimable ; celles où sont loin les présences chères, celles des matricules –ces humains diminués dans le corps que l'on voulait avilir- qui n'en ont pas moins encore une âme. Le terrible destin de la mort en plein XX<sup>e</sup> siècle dans le hideux- ou plutôt l'innommable camp de concentration, honte de la civilisation, le super bagne nazi. Camp, honte de la civilisation universelle puisque ouvert, hélas, également ailleurs, au nom d'idéologies seulement ennemies en apparence, mais qui toutes tendent au même but plus que bestial –les animaux n'ont pas encore atteint une telle bassesse- l'anéantissement total de l'individu déjà transféré dans un autre espace mental avant que ne s'éteigne la petite veilleuse qu'il porte encore.

Nous connaissons déjà l'une de ces personnalités : Léon Lannepouquet. L'autre était Jérôme Faget. Deux êtres dissemblables, au possible, quant aux traits physiques, à ceux du caractère qui conditionnent bien des comportements. Deux hommes qui cependant, de concert, ont joué dans la vie locale un rôle de premier plan.

La disparité ne nuit généralement pas à l'accord, à la compréhension, à l'exécution d'une œuvre, à la bonne marche d'une entreprise ou d'une association, à la réussite d'un chantier, à l'harmonie d'un tout : corps social, ensemble musical (orchestral ou choral), équipe sportive.

Que l'on prenne un unisson choral. Il a, du fait la valeur de ses exécutants, une expression propre, un intérêt. Comparez avec une exécution à plusieurs hauteurs de voix, à plusieurs styles de voix, à plusieurs genres (mot pris dans son sens de distinction des sexes) et vous trouverez dans la diversité du second groupe, dans cet amalgame de différences, dans cette fusion des contraires, certainement un appel plus intense dû à une plénitude renforcée par les complémentarités.

Le premier avec toutes ses qualités artistiques risquera de vous paraître plus plat, comme se traînant car il lui manquera cet élan qui vient de la rencontre de contrastes anti-thétiques nettement exprimés ou atténués.



Nous verrons que Léon Lannepouquet et Jérôme Faget issus de moules différents prouvaient excellemment la réussite de leur mise en commun, de possibilités, d'aspirations, de pensées, de comportements différents mais non divergents.

Jérôme Faget ! J'ai déjà évoqué une certaine partie de son action, celle de militant syndicaliste de tête, de meneur à Hendaye de la longue grève des cheminots. Un être tout en longueur, sec et nerveux. Rien du colosse qui en impose. Un physique sans rondeur. Rien de pesant dans ses déplacements. Une démarche souple. Très loin du notable bedonnant. Plutôt la fine silhouette du bretteur qui attaque, pare les assauts, connaît les esquives, les met en pratique. Un battant né.

Jérôme Faget avait des particularités vestimentaires bien à lui. Ce que l'on retenait en premier, c'était la disposition des poches de ses pantalons. Pas ouvertes latéralement comme chez la plupart des hommes, mais béant à la verticale sur le devant des cuisses. Deux fourreaux qu'affectionnait notre ami pour y plonger très souvent ses mains. Ce qui lui donnait une attitude bien personnelle, d'où se dégageait une impression d'assise bien établie.

Il affectionnait les espadrilles de toile blanche. Il fallait que le temps soit bien mauvais, que la pluie tombe pour qu'il soit chaussé autrement. Un grand consommateur de blanc d'Espagne, car porter des espadrilles, presque en toute saison ; les avoir impeccables, du moins chaque matin, demandait un entretien quotidien. Certainement aussi la possession de plus d'une paire de sandales.

Il était également un adepte du col amidonné plutôt qu'en celluloïd. La cravate tombait dans le gilet que tout homme au métier non salissant portait tous les jours ; ce que faisaient aussi les dimanches, les ouvriers, les travailleurs manuels en général, avec un souci d'étiquette qui manque à l'heure présente.

Faget se contentait d'un béret basque rond, à petit bord, légèrement appointé à l'avant. Il l'avait en permanence sur la tête. Cela ne constituait point d'ailleurs un événement. Alors la coiffure –surtout le béret chez nous- était indispensable, pour la bonne, la régulière tenue, pour être dans la norme. Les femmes n'y échappaient pas. Peut-être les fillettes. Encore à la belle saison, combien n'étaient pas de ces « Claudine » coiffées de chapeau de paille. Gamins, nous avons le béret souvent vissé sur notre tête pour le grand dam de la politesse. Il nous arrivait de l'ôter et ô sacrilège ! de le rouler pour le transformer en une sorte de boule approximative qui nous permettait de prouver nos talents de joueurs de l'association (football ordinaire). Sacré béret ! J'y reviens. Il le mérite puisque de toute évidence ; un rejet de la tradition, un sacrifice que rien ne justifie à une mode venue d'ailleurs, une fausse conception d'élégance, un suivisme général engendré par une illusion grégaire, un manque de goût chez certains « déplumés » (je sais que l'on se fait à ces crânes nus, violacés en hiver, soit qu'on les méprise, soit qu'on ne les voit plus) tendent à en faire une chose obsolète.

Et cependant il n'y a guère, quelques décennies passant si rapidement, il conditionnait l'allure, participait à la distinction. Le Monsieur le portait bien assis sur le derrière du crâne, cassé à l'avant avec une sorte de visière, un pli marqué au-dessus du cuir. Le fantaisiste, le je « m'en foutiste », l'original, lui faisaient tenir des poses surprenantes. Ou sur l'oreille, incliné. Ou en arrière. Ou enfoncé de telle sorte qu'il évoquait un bolet. Certains adeptes, surtout d'âge mûr, avaient une prédilection pour la pointe ou le bec dont il a été déjà parlé. Que l'on me croie ou non, j'affirme que la façon de porter le béret portait témoi-

gnage soit d'un rang social, soit d'un souci d'élégance, soit de désinvolture quand hélas, ce n'était pas également d'un manque de goût.

Revenons à Jérôme Faget. C'était un homme extrêmement nerveux ce qui ne l'empêchait point de conserver même dans les situations difficiles un calme surprenant. Curieuse cette apparente dualité chez certains individus, portés du fait de leur nature propre, sur l'excitation, le débordement des réactions, des comportements, l'explosion et qui se contrôlent de façon remarquable et durable. Résultat à n'en point douter d'une éducation de la volonté. Marque d'un esprit fort, d'une intelligence en éveil, d'un jugement pertinent. Savoir déjouer ce que le physique comporte de troublant, de provocant, pour s'en tenir à la sérénité, au calme réel, indispensable pour raisonner sainement, avec justesse et efficacité. Pas à la portée du premier venu. La seule trace de grande nervosité, chez Jérôme Faget, consistait en tics faciaux. Mais rien de laid. On s'y faisait. L'originalité du personnage n'y perdait rien, bien au contraire.



Jérôme Faget était un homme à facettes multiples. La terrible direction du Midi avait pu le chasser –avec beaucoup d'autres– après les grèves de 20 ; elle n'en fit pas pour cela un désœuvré, un chômeur. D'ailleurs se représenter Faget en oisif, impossible.

La Mairie allait vite l'occuper. Quel y était son rôle ? Premier adjoint officiellement. Il fallait bien –ainsi l'exige le corps social– un premier et des seconds à la maison communale, comme partout où le travail était organisé en groupe.

*Photo remise par Mme Maïté Faget*

En titre, en qualité représentative, Léon Lannepouquet fut le Maire à part entière. Ce n'était que justice démocratique puisque le plus gros contingent des conseillers municipaux provenait de ses partisans directs, lesquels, au demeurant, vouaient à Faget une amitié, une estime, au moins égale. En fait, les tâches étaient partagées, tacitement, d'un commun accord, de telle sorte qu'il était malaisé d'établir un rang, une distinction. Deux hommes aimaient Hendaye d'une manière aussi ardente... deux hommes qui, jeunes, connurent bien les rouages de l'administration municipale... deux hommes également dévoués au service de leurs concitoyens... deux hommes qu'on abordait facilement... deux hommes qui ne jouaient point aux bonzes mais prisait l'amitié... deux hommes qui ne faisaient pas dans le faux-semblant, dans l'hypocrisie, qui ne se privaient pas de remarques nécessaires, sans arrière-pensées, remarques portant sur une autre façon de voir les questions... deux hommes qui, parfois, discutaient ferme mais toujours loyalement et pour avancer dans l'action.

Ainsi, Hendaye, pour son plus grand bien avait alors, à la Mairie, une direction bi-céphale. Pas question de mettre en relief l'un plus que l'autre, d'aller, en catimini, trouver Léon ou Jérôme. Les contacts s'effectuaient au grand jour. S'il y eut quelques ratés ; ils furent on ne peut plus rares, tellement rares qu'ils passèrent inaperçus.

Si le Maire donnait le plus clair de son temps à la Commune, son Adjoint ne se contentait point d'un rôle de figuration. Dès qu'il avait un instant de libre c'est à la Mairie qu'il recherchait le loisir.

On se demande comment ce diable d'homme arrivait à tout faire. Tout d'abord ses occupations professionnelles dont dépendait la vie matérielle des siens. Lui, l'homme de bureau n'hésita pas à monter une épicerie qui, à la Plage, prit rapidement belle allure. Il mettait la main à la pâte, aidé par un neveu. Plusieurs fois par semaine, de très bonne heure, il était à Bayonne pour s'approvisionner auprès des grossistes.

Je l'ai connu au Casino, au théâtre des Variétés. Partout il jouait non le rôle de mouche du coche mais celui du dirigeant et du collaborateur compétents. Point fâché avec la syntaxe, on trouvait de ses articles aussi bien dans les journaux ouverts à la politique (de gauche), que dans ceux versés dans le sport. On y retrouvait cette argumentation précise, un peu sèche mais si efficace qui était sa caractéristique propre, pour approcher les questions et les résoudre.

Il fut un dirigeant de pointe au Stade Hendayais où il était écouté de tous. Il réalisa cette gageure, lui qui n'avait rien d'un sportif de grande envolée, de réputation établie, de donner des conseils –et d'utiles conseils- dont même les joueurs les plus chevronnés faisaient le plus grand cas. Que de situations délicates n'a-t-il pas débrouillées ! Le Stade occupait alors un bon rang dans la hiérarchie du rugby français. Il fallut souvent intervenir auprès des Autorités de la Fédération. Qui le faisait ? Faget.

Je connais un ancien joueur, de la belle époque du Stade qui dut à Faget de participer à un match de rugby alors qu'il était puni à la caserne, loin d'Hendaye. Privé de toute permission de sortie. Et avec ça la malchance d'avoir un Commandant « vachard », donc intraitable. Or, la rencontre du dimanche avait une particulière importance pour la classification du club. Notre puni pestait, rongait son frein. Mais soudain il se rappela Jérôme Faget. Il l'alerta dans les toutes dernières quarante huit heures. Faget sut toucher, à Paris, qui il fallait. Ordre impératif de lever la sanction, ou tout au moins d'y surseoir, fut envoyé au Bureau de la Place qui transmit à la compagnie intéressée.

Etrange à première vue. Un homme tel Faget ne cachait pas la couleur de son drapeau, un peu rouge, celle de la S.F.I.O. Comment se créait-il et conservait-il des relations avec des gens qui devaient avoir en sainte horreur tout ce qui évoquait la révolution, le peuple, le socialisme, l'internationale ? Secret des rencontres estivales, des approches diverses. Estime peut-être que peuvent avoir des gens d'un autre monde, d'une autre éthique, pour quelqu'un qu'ils voient honnête, point fermé, tolérant. Ce dont je suis certain, c'est que concernant Jérôme Faget, cela ne comportait, ne pouvait comporter, de sa part, ni compromissions, ni abandon des principes. Jérôme était présent sur de nombreux terrains et apprécié partout. Partout où l'homme était, était Faget. 1936 fut pour lui une grande date, une belle époque, une remarquable année, une éclatante revanche.

Devenu de ses amis, malgré notre différence d'âge, nous empruntions parfois le Boulevard de la Mer à Hendaye. Je me régala à l'entendre parler du passé et juger le présent.

Il avait très bien connu le dirigeant communiste Jacques Duclos qui avait travaillé à l'Eskualduna comme pâtissier. Naturellement, si de part et d'autre, Duclos et Faget, demeureraient dans la courtoisie la plus convenable, ils discutaient ferme à l'occasion de réunions ou de rencontres voulues ou dues au hasard.

Celui qui avait refusé la bolchevisation du Congrès de Tours ne pouvait être à l'unisson de pensée avec, déjà un dirigeant de la Section Française de l'Internationale Communiste.

Je me souviens d'une boutade de Jérôme Faget, lors de la victoire du Front Populaire, et de ce qui s'ensuivit, boutade dont il me fit part alors que nous arpentions le bord de plage. Duclos n'était plus devant les fourneaux de l'Eskualduna, mais au perchoir de la Chambre des Députés, comme vice-président.

« Tu as vu la photo sur le Populaire me dit Faget... Duclos porte la jaquette. Je ne pense point qu'avec l'habit de gala on fasse davantage pour le peuple et que l'on se sente plus prolétaire.

- L'habit ne fait pas le moine, rétorquai-je, pour dire quelque chose avec une juvénile candeur.
- N'empêche, mon cher. Quand on prend goût aux « queue-de-pie », à la présentation des armes, aux lambris dorés, aux réceptions mondaines, inévitables, on se trouve mal préparé pour « le grand soir ».

Thème qui forcément permet beaucoup d'argumentations, d'arguties, de critiques comme de défenses, et qui tout compte fait, peut s'appliquer à bon nombre de politiciens. Mais ceci est déjà un peu oiseux ou tellement évident.

Lors de la victoire du Front Populaire, Faget ne reprit pas sa place aux Chemins de Fer devenus la S.N.C.F.

Il continua à assurer ses multiples fonctions, ses diverses activités, ses charges nombreuses, jusqu'au jour où la sinistre gestapo vint l'arrêter.

Il fut du triste convoi avec son copain, son collègue à la mairie, Léon Lannepouquet, et aussi avec quelques malheureux Hendayais, qui à l'exception de deux rescapés, par miracle, ne devaient pas revenir de l'impossible enfer.

Deux belles figures hendayaises qui avaient tant aimé leur ville, tant fait pour elle, n'allaient avoir comme dernier suaire que l'hostile, la froide terre étrangère.

Il ne saurait entrer dans mes intentions de passer sous silence l'autre adjoint au Maire. Ce serait de ma part injuste, manque de déférence, incongruité et négligence blâmable. L'autre adjoint, collaborateur et grand ami de Lannepouquet et de Faget était le Docteur Casenave.

Il n'eut certes pas à œuvrer de façon si constante, si quotidienne, en mairie, que les deux premiers. Il se tint plus dans l'ombre, plus par manque de temps, par nécessité professionnelle, que par détachement des questions touchant la commune.

Néanmoins, une forte personnalité comme la sienne devait, très certainement, contribuer par de judicieux conseils, par la clarté, la méthode d'un esprit cartésien à aider les principaux responsables dans les études des problèmes et dans leurs résolutions.

De toute façon c'était le plus intellectuel des trois. Ce que l'on pouvait remarquer, souligner, marquer d'un caillou blanc, c'était le fait qu'il se trouvait un médecin généraliste qui avait fait siennes les idées de progrès, qui n'était pas effarouché par les concepts laïques, qui n'était gagné par aucune urticaire au contact de la gauche. Quelle différence, quel contraste, si l'on regardait de ses chers confrères, tous ou en immense majorité du côté du conservatisme le plus fermé.



*Photo du Dr Casenave  
extraite du livre du Stade  
Hendayais*

Le Docteur Casenave était un bon colosse. Dans le genre du Maire, mais avec une allure moins pesante, cependant. Rien dans cette sorte de géant ne faisait lourd, ni inesthétique. Il avait pratiqué le rugby – nous en avons déjà touché un mot- au Stade Bordelais Université Club du temps de ses études en Faculté. Etabli à Hendaye, il révéla, très rapidement, ce jeu à ses nouveaux compatriotes. Les amateurs de l'ovale lui doivent une reconnaissance. Certes, avec l'extension de ce sport en Côte Basque, Hendaye une fois ou l'autre aurait été conquise. Mais c'est indubitable. S'il y eut le Stade Hendayais –filleul du S.B.U.C.- si on y pratiqua dès l'origine le rugby, c'est au Docteur Casenave qu'on le doit.

Le Docteur portait une barbe longue, bien fournie qui cachait menton et cravate, et haut de chemise. Une de ces barbes fort en honneur fin XIX<sup>e</sup>, début du XX<sup>e</sup> siècle, du moins jusqu'à la grande tourmente.

En 1920, et cela distinguait le Docteur de l'ensemble de ses concitoyens, peu d'Hendayais manifestait un quelconque engouement pour le buisson de poils sur le visage. Seule, un temps la moustache demeura sur la lèvre supérieure. Au fil des ans d'ailleurs, la grosse gauloise, épaisse, longue, débordant les commissures des lèvres fut remplacée par des plaquettes ou des filets à la base de chaque narine. Jusqu'au jour où le visage tout rasé fut à la mode. Le glabre remplaçait le pileux.

Le Docteur Casenave était vêtu avec cette sobre élégance, marque de certaines situations où le sérieux doit être la qualité cardinale. Vêtement de bonne coupe, tirant sur le sombre. Le port du chapeau noir, à larges ailes, ajoutait une distinction supplémentaire à l'ensemble du personnage, de la personnalité devrait-on dire plus exactement. Les lunettes qu'il portait en permanence, ajoutaient encore davantage au côté intellectuel.

Le Docteur Casenave remplaça un beau jour comme médecin de la Compagnie du Midi, ceux qui jusqu'à l'heure en avaient l'exclusive prérogative : les Camino père et fils. Je fus de ceux qui ne regrettèrent pas un tel changement. Le père Camino à la longue était devenu trop bougon. Conséquence du grand âge sans doute. Mais le patient n'avait pas à en pâtir. Son fils Romuald n'avait point de la manière douce avec les enfants, que ce soit dans l'accomplissement des actes médicaux, ou dans la façon brusque de procéder à des recherches orales avec des questions qui désarmaient le bambin qui souffrait, et qui ne venait point en consultation pour être épouvanté.



Le Docteur Casenave se tenait plus à portée du malade. Il savait mettre davantage en confiance. Il habitait une villa, en fin de rue du Port, avec vue imprenable sur la Baie et la Citadelle de Fontarabie. C'est là qu'il consultait. Ainsi nous n'avions plus le mystérieux de la vaste demeure mauresque des Camino ; nous ne pouvions voir de la salle d'attente le vaste patio, sorte de grande serre avec ses fleurs rares et ses hautes plantes, patio qui donnait sur la baie.

Nous n'avions plus le spectacle de la puissance défensive avec les lourdes portes où de gros clous pyramidaux faisaient saillie ; davantage placés de la sorte et en tel nombre pour impressionner que comme motif d'ornementation. Mais nous étions plus à notre aise dans l'immeuble bourgeois du Docteur Casenave. La salle d'attente, largement éclairée par de vraies fenêtres nous préparait à l'amène réception du praticien.

Le Dr Casenave conduisait, volontiers, sa grande voiture noire. Mais il ne lui répugnait pas de faire les rues, à pied, et de se montrer avec tous ceux qu'il rencontrait d'une urbanité naturelle et simple qui plaisait.

Je devais le perdre, un peu de vue, après 1929. Il fallut que la délivrance d'un certificat faisant foi d'une maladie assez sérieuse qu'il m'avait soignée, m'oblige à prendre contact avec lui pour que je le retrouve en 1940, un peu vieilli, handicapé par une vue de plus en plus déficiente ; en Soule, à Sauguis où il s'était retiré dans un modeste cottage, tout exercice médical lui étant désormais interdit. Je fus reçu par lui fort courtoisement et très simplement. Il éprouva une certaine joie à évoquer, durant quelques instants, Hendaye dont en pensées, il ne s'était jamais séparé.

Après 1920, il nous arriva, à plusieurs reprises de voir, collées sur les murs de la commune, à hauteur convenable pour éviter un enlèvement facile (la bulle, la maculation n'étant point connues) des affiches de même composition, portant sur un même sujet et représentant le plus laid faciès humain qui se puisse imaginer, une tête hirsute, un regard torve, au paroxysme de la méchanceté, une barbe de plusieurs jours aux piquants sales ; la bouche de travers et surcroît d'abjection et de cruauté, tenant entre ses dents un de ces redoutables eustaches d'apache, prêts, selon toute probabilité, à servir pour trucidier quelque innocent. Tout dans la caricature portait à inspirer le dégoût, l'horreur, la répulsion et créait le sentiment de révolte, à l'égard de l'odieux et appelait son rejet définitif. Car il ne s'agissait point d'un dessin anodin mais bel et bien de présenter ainsi le bolchevisme russe et le communisme international, son infernale antenne. Bolchevisme, communisme ! Pour l'immense majorité des populations de l'Occident c'était la même chose et cela voulait dire le chambardement violent, sanglant survenu dans cette malheureuse Russie, la mort des dirigeants « aimés », leur remplacement par des sanguinaires qui ne régnaient que par la terreur, l'assassinat, sur un peuple affamé par une disette indicible.

« Voilà braves gens ce qui vous arriverait si vous vous laissiez prendre aux belles phrases des rouges, voilà ce qu'il adviendrait de votre si douce France, gérée par des gens si bons et irréprochables, cette France où vous êtes si heureux. Voilà l'hydre qui vous menace et contre laquelle il faut non seulement vous préserver, mais être prêts à combattre, chez vous, car insidieusement, elle s'introduit partout. » Propagande un peu grossière. Mais n'est-ce point celle-là qui frappe le plus, l'immense lot de crédules, des peureux. Il y avait quelques ratés. Parfois une affiche sautait, soit que le mauvais temps lui fasse subir des outrages détériorants, soit qu'une main hardie se charge de l'arrachage. Mais le remplacement s'opérait rapidement. La sale binette réapparaissait sur le mur. L'Autorité veillait. L'outrance, le vil, l'épouvantable qui frappent les âmes simples se trouvaient à nouveau en place. Longtemps, les résultats répondirent aux calculs des afficheurs. Il ne faisait pas bon se déclarer « pro-russe », communiste entre 20 et 30. Il fallait quelque courage, en province notamment pour oser le prétendre. Les adhérents étaient rares et les élus faciles à compter, et encore très souvent inquiétés par la police d'un état bourgeois, farouche défenseur d'un ordre –pourtant inégalitaire au possible- solidement établi.

« L'homme au couteau entre les dents » me remet en mémoire d'autres canailleries apposées plus tard entre 1940 et 1944, sur les murs de France par l'occupant nazi ou par la racaille milicienne sous sa férule.

Alors, on exhibait le portrait du « terroriste » que l'on avait passé par les armes. Pour écœurer les braves timorés on avait eu recours à la monstrueuse contrefaçon. Sur la photographie des résistants que l'on venait d'exécuter, on avait opéré tellement d'infâmes retouches, ajouté tellement de laideurs que l'on avait transformé des visages normaux, honnêtes en faces de criminels.

Hélas, durant quelques mois l'horrible truquage prit. L'innocent français, tremblant pour sa peau, traumatisé par l'occupant, trouvait qu'en effet ces « terroristes » avaient tout d'assassins, d'escarpes, d'irréguliers. Le coup était réussi. La Résistance était humiliée. Pas pour longtemps. L'on découvrit où étaient les « terroristes » et alors tout bascula, comme bien des préventions tombèrent en 1936, lorsque le communisme ne provoqua plus une diarrhée générale et que par dizaines furent élus des députés qui se recommandaient du Parti qui avait comme emblème la faucille et le marteau.

Je m'en souviens parfaitement bien. C'était aux environs de 1923-1924. J'avais à peine un peu plus de dix ans. J'assistai pour la première fois à une réunion publique dans la salle de musique. Et quelle réunion ! Pas comme d'autres, je le suppose, par intuition d'enfant avec la certitude de ne point me tromper. Une réunion de propagande avec comme orateur pour exposer les thèses de son Parti, un jeune communiste du Boucau. De mémoire d'Hendayais on n'avait pas connu un tel culot. Venir prêcher la révolution. Venir braver les honnêtes gens malgré le discrédit, malgré la mise à l'écart. Le porte-parole n'avait rien d'un matamore. Plutôt maigrichon, le teint blanc, de petite taille, la voix ne montant point trop haut. Est-ce par manque d'assurance, inexpérience, jeunesse, peur des réactions de l'auditoire ? Il faisait très modeste, plutôt effacé, gêné sur la petite estrade scolaire, qui à peine, le mettait au-dessus de ceux qui l'écoutaient.

Un métallurgiste se déclara-t-il en préambule. Un ouvrier des Forges de l'Adour. Un Boucalais pour plus ample information.

« Ça ne m'étonne pas, murmura un voisin, près de nous. Ils sont tous communistes au Boucau. » Il faut dire qu'à l'époque la majeure partie des hommes du Boucau était constituée d'ouvriers métallos.

Curieux destin que celui de cette bourgade en bordure de l'Adour ainsi que celui – associée directe- de sa voisine, Tarnos, l'embouchure du fleuve pyrénéen commençant au Boucau et finissant par la jonction définitive avec l'Océan, à Tarnos. Le minerai de fer espagnol n'était pas nécessairement loin. Que fallait-il de mieux pour songer à la création d'une usine et nécessairement à l'établissement d'un port pour le transit. C'est ainsi que le Boucau de la pêche, et Tarnos de l'agriculture et de la production maraîchère, devinrent concentration industrielle avec apport de main-d'œuvre venue de l'extérieur, même et en nombre non négligeable d'Espagne où languissait un prolétariat misérable. Un terrain, donc très favorable pour recevoir les idées révolutionnaires neuves et des masses faciles à mouvoir dans un certain sens de l'histoire, surtout qu'à l'est, dans la vieille Russie des tsars, le peuple, les miséreux venaient de prendre le pouvoir, du moins c'est que d'aucuns affirmaient hautement sans chercher à déceler ce qu'il en était exactement. Il est vrai qu'au début tout est beau, tout paraît pur, tout semble baigner dans l'huile. Mais passe le temps... Enfin quel qu'ait été le dévoiement ultérieur, il y avait de quoi, en cette Révolution de 17, soulever l'espoir, l'enthousiasme de tous ceux qui par le monde peinaient, souff-

fraient, étaient les victimes d'un capitalisme sauvage, d'un patronat farouchement conservateur et très peu accessible aux gestes généreux. Boucau-Tarnos devenu un de ces lieux où s'affrontent les classes, opta pour la nouvelle internationale, celle de Moscou et pour la toute jeune confédération syndicale, la C.G.T.U. (Confédération Générale du Travail Unitaire) aux objectifs révolutionnaires. Boucau et Tarnos eurent des municipalités communistes dès 1920. En même temps, sortirent du rouge, de jeunes propagandistes qui firent leur classe dans le Parti et furent envoyés pour « évangéliser » les environs. Rude tâche, périlleuse, audacieuse, un peu d'esprit « kamikaze » indispensable. N'oublions pas que nous sommes à l'époque où l'affiche de « l'homme au couteau entre les dents » fait son plein effet.

Donc, c'est par un dimanche sombre, très ennuagé, qu'un de ces bénévoles à l'apostolat avait été envoyé à Hendaye. La salle –pourtant de petite dimension, celle d'une classe à effectifs réduits- s'avéra bien trop grande. Lorsque nous arrivâmes mon père et moi, nous trouvâmes place très aisément.

Quand l'orateur que personne ne présenta –pas question de trouver quelque courageux pour former un bureau malgré une invitation peu assurée- commença son exposé, nous pouvions nous compter sur nos dix doigts. Pourquoi mon père –à tendance radicale affirmée- avait-il voulu assister à la réunion ? Par curiosité peut-être, mais aussi par indépendance d'esprit, car il se moquait bien de ce que pouvait en penser le voisin et il avait grandement raison.

Quant à moi, je ne puis dire ce qui le motiva à me faire suivre. Mais je l'en remercie. Il me donna une belle leçon d'éclectisme, de refus des idées préconçues.

Tout se déroula sans incident. L'orateur fit son exposé, très librement. Il n'y eut pas d'interrupteurs. Même certains arguments, très neufs, très osés, choquants pour qui n'en avait point l'habitude, passèrent sans soulever un quelconque tollé. Les murmures furent clairsemés, et très tamisés.

Un artisan que l'on sentait aux antipodes de la pensée collectiviste posa quelques questions, mais sans nulle méchanceté, sans éclat de voix. S'il n'y eut pas d'acclamations, si même on eut quelque peine à discerner un ou deux applaudissements étouffés, si personne ne broncha à l'appel aux adhésions, tout se termina le plus pacifiquement du monde, ce dont le jeune « missionnaire » parut fort satisfait. Lui ou certains de ses camarades rencontraient certainement des accueils plus hostiles dans le Pays Basque. Leur ouvrit-on la porte partout ?

Pour en revenir et en terminer avec Hendaye, est-ce que le squelettique auditoire de ce dimanche lointain se serait douté qu'un jour, un adjoint communiste serait du Bureau Municipal (vu à trois reprises depuis jusqu'à l'heure où j'écris) et que des conseillers de même obédience siègeraient à l'Assemblée Communale.

Qui parmi ces rares courageux et curieux aurait deviné qu'un jour une notable fraction des électeurs hendayais se prononcerait à maintes reprises pour les candidats du Parti, toujours fidèle aux enseignements de Lénine ? Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que dès 1924, à l'occasion des élections législatives générales, les communistes firent une entrée remarquée à la Chambre des Députés avec 24 élus. Mais ces représentants émanaient de la périphérie parisienne ou des lointains coron du Nord. Donc, ici, rien ou presque rien de perceptible, rien qui touchât le sud-ouest en général et le Pays Basque blanc, en particulier.



En 1928, il me fut donné d'assister à une réunion politique, publique, d'une autre ampleur. Et cependant quatre années séparaient, seulement, les deux événements.

Il est certain qu'en quatre années beaucoup de choses peuvent changer. De surcroît, il faut comparer ce qui est comparable. Le Parti Socialiste, en l'occurrence, présentait mieux, était affligé de moins de farouches suspicions, de haines mortelles que le Parti Communiste grandement rayé de la bienséance avec son image de « l'homme au couteau entre les dents ».

Nous savions pour l'avoir lu sur les affiches, abondamment apposées sur les murs d'Hendaye, que se tiendrait, tel jour, aux Variétés, une réunion publique et contradictoire organisée par le Parti Socialiste (S.F.I.O.) à l'occasion de la campagne pour les élections législatives du dimanche suivant. Annoncés comme orateurs : Faget Jérôme, adjoint au maire qui parlera pour la section locale du Parti, un membre dirigeant de la Fédération Départementale et le candidat socialiste. Pour le vendredi.

Le vendredi c'était notre soirée de répétition en salle de musique. Notre chef, un enseignant pourtant, avait l'esprit politicien si peu développé, qu'il ne lui vint pas à l'idée de surseoir à la séance hebdomadaire, afin de permettre aux membres de l'Harmonie qui votaient, de pouvoir éclairer leur religion. D'ailleurs, ces derniers le demandèrent-ils ? A l'instar du chef, ne préféreraient-ils pas les passages musicaux, denses, chargés d'art, aux périodes oratoires moins aptes à les émouvoir, à les faire vibrer ? L'Harmonie pour tous passait avant beaucoup de choses.

Notre répétition se termina, comme à l'accoutumée, aux environs de 22 heures 30. Tout continuait aux Variétés à cette heure-là. C'est du moins ce que nous subodorâmes, nous les jeunes. Beaucoup parmi nous ; mus par une curiosité naturelle, celle de savoir comment c'était une réunion publique, plus que par désir de nous initier pour plus tard à la vie civique, prîmes le chemin des Allées, sans perdre de temps.

Y eut-il beaucoup d'adultes pour nous suivre. Nous ne nous en inquiétâmes point. Mais nous en découvrîmes néanmoins dans la salle, parmi les auditeurs.

Nous arrivâmes vite aux Variétés. Les portes étaient grandes ouvertes. Nous constatâmes que la salle d'en bas se trouvait pleine à ras bord. Des auditeurs devaient se contenter des « pas perdus ». A quoi bon tenter l'impossible. Allons voir, en haut. Du monde, même dans l'escalier. Nous nous glissâmes comme nous pûmes, entre les poteaux humains, non sans soulever des protestations. Nous atteignîmes l'étage, la partie des galeries latérales et des balcons. Là aussi le plein. Le tout dans la pleine lumière. Salle et scène bénéficiaient du grand éclairage.

Nous nous casâmes tant bien que mal. Oh ! Surprise. Sur la scène, en face de nous, où l'écran avait été relevé, derrière une table, debout, où d'autres messieurs se tenaient assis, Monsieur Faget, l'adjoint socialiste d'Hendaye parlait, quelqu'un que nous connaissions bien. Nous fûmes tout ouïe. Mais malgré notre vive attention, nous aurions éprouvé quelques difficultés s'il nous avait fallu répéter ce que nous avions entendu. Néanmoins, je puis affirmer que Monsieur Faget mania l'optimisme avec une assurance, belle à entendre, cita des endroits –loin de chez nous, hélas,- où ses couleurs allaient triompher, comme à Toulon, par exemple où son camarade Paul Boncour allait « se farcir » l'adversaire de droite. Je me souvins alors, d'un certain avocat de renom, à la chevelure abondante, léonine et dont il était souvent fait mention sur la Petite Gironde. Mais j'ignorais que ce monsieur, petit de taille, fort élégant avec des guêtres blanches aux

pieds, fut socialiste et camarade de notre compatriote Faget. Je n'en fus que plus fier, en l'apprenant. Faget cita aussi le nom d'autres vedettes de son Parti assurées du succès. Le responsable départemental lui succéda avec l'autorité que lui conférait son titre, son rang dans le Parti.

Nous n'en demandâmes pas davantage. Demain il y avait classe. Et puis ça durait trop. Il n'était pas loin de minuit. Nous n'avions aucune permission pour brader ainsi notre sommeil.

Nous laissâmes donc les Variétés en pleine ébullition de propagande. Sans attendre l'audition du candidat-député. Sans attendre, non plus, ce dont on nous avait parlé d'une façon énigmatique : le contradicteur, ce boutefeu qui viendrait allumer, embraser les débats et transformer des démonstrations spéculatives en joutes au finish. Bien nous en prit. Il n'y eut pas de contradiction. Il est vrai que faire sortir des rangs bourgeois un « phénomène contradicteur » participe de la gageure.

Faget avait fort bien fait de parler des chances socialistes, ailleurs. Dans l'ensemble de la circonscription de Bayonne, le candidat aux trois flèches réalisa plutôt un pâle score. Hendaye se trouva au-dessus de la moyenne. Mais ce ne pouvait être un motif suffisant de satisfaction. Les socialistes eurent une centaine d'élus en France. Une base pour plus tard. Et Bayonne, ville et circonscription, avait un représentant radical-socialiste ce qui n'était pas si mal, au demeurant, car on sait ce que le Piémont d'Urrugne à Saint-Jean-Pied-de-Port comporte de faits acquis, de traditions conservatrices, de refus d'ouverture vers ce qui est autre, ce qui est neuf, ce qui « chambarde » les situations tout en assurant plus de justice.

D'autres réunions publiques avant 1928, je n'ai aucune souvenance, soit qu'il n'y en ait point eu, l'apalissade évidente, soit que j'en aie ignoré la tenue.

Je fais une exception pour une assemblée de cheminots C.G.T. où j'accompagnais mon père. La réunion était organisée pour un échange de points de vue sur des questions intéressantes, seulement, les employés de la gare, sur des revendications pour lesquelles il fut beaucoup dit. Pas d'orateur. Pas de périodes calculées. Des faits précis, des doléances justifiées ressortirent des interventions des syndiqués pour aboutir à des résolutions couchées noir sur blanc, et destinées à la diffusion et surtout à être portées à la connaissance des responsables, afin que bonne suite soit donnée dans le sens de la satisfaction de vœux exprimés fermement.

Ce que je sus c'est que Léon Lannepouquet tint plusieurs fois la tribune. Pour son élection au poste de Conseiller Général du canton de Saint-Jean-de-Luz et par la suite pour rendre compte de ses activités. Je ne crois pas me tromper en affirmant, qu'il le fit surtout hors d'Hendaye, où ses contacts journaliers, à la Mairie, hors de la mairie, en de nombreux endroits, et quel qu'en fut le moment, avec ses concitoyens administrés suffisaient amplement pour expliquer et pour s'expliquer.

« Et la droite ? Qu'en faites-vous ? N'existait-elle pas ? Se terrait-elle ? N'organisait-elle pas quelques rassemblements, avec orateur, elle aussi ? pourrait-on demander.

Je serai fort embarrassé pour répondre, quant à moi. Les meetings en salle s'il y en eut, j'aurais eu quelques difficultés, sans doute pour y pénétrer, pour plusieurs raisons, dont la principale ne tient pas seulement aux organisateurs. Ceux en plein air, inconnus parce que sans doute sans existence. »

D'ailleurs la droite à l'époque dont nous parlons, à Hendaye, « qués aco » ? Qui peut la définir exactement, caser un citoyen quelconque sur quelques apparences légères ou simulées dans un compartiment spécial ?

On pouvait se dire aisément socialiste, radical, plus timidement communiste et en extrapolant se servir du vieux vocable « gauche » pour se situer dans un vaste conglomérat. Mais se classer d'emblée dans la catégorie des blancs, des ennemis du progrès social, des profiteurs ostensibles et cyniques, des nantis narquois, des partisans du retour en arrière avec l'exploitation éhontée des pauvres, l'éradication des quelques lois qui apportent du mieux à la condition ouvrière, pas si facile à faire, surtout quand on est fortement entouré de salariés et que l'on doit compter avec eux, si l'on tient boutique, ce qui semblait le cas de la plupart des « bien pensants » d'alors. Même se proclamer de droite ne créait pas un enthousiasme délirant.

Mieux valait la lecture –à l'abri de regards curieux et parfois hostiles- d'organes de la presse réactionnaire. Mieux valait l'atmosphère feutrée de l'église pour écouter le prône qui pourfendait l'infidèle, le partageux, le fainéant qui en veut à votre escarcelle remplie si difficilement, au prix de tels efforts, de tels sacrifices, de telles heures de travail.

Mieux valait lancer quelques attaques dans son magasin, dans son officine, surtout quand les clients présents ne portaient pas, sur eux, le désir de « croiser le fer » et au fond n'en avait que faire de la « foutue politique ». Mieux valait être membre d'une Association patriotique, même si l'on avait passé les années de guerre, sans risque, même si on avait profité pour lester plus solidement son magot personnel. Mieux valait être de ces « bons Français » qui défilaient, drapeaux déployés, pour les grandes circonstances, se rendaient régulièrement au Monument aux Morts ; ces morts tombés pour la plupart sans savoir ni pourquoi, ni pour qui ; mieux valait d'être de la communion patriotique.

Mieux valait en rester dans la béate admiration des grands noms de la réaction nationale.

« Ne sait pas parler en public, qui veut, disaient-ils pour excuser leur carence. » En un sens ils avaient raison. Mais ce qui est plus difficile à saisir c'est leur manque d'appel vers leurs ténors. Car ils en avaient. Dans les Basses-Pyrénées, même, le conservatisme avait ses têtes.

Nous n'en citerons que trois. Ils avaient de l'envergure. Une stature nationale, dans cette décennie bien définie. Léon Bérard, un fin lettré, membre de l'Académie Française (ceci n'étant pas une référence toujours déterminante), un dialecticien subtil. Louis Barthou, de l'Académie Française, également, orateur précis, maniant l'humour béarnais (celui de son coin d'où était également Léon Bérard) avec aisance. Jean Ybarnégaray, le tribun d'Uhart Cize, un redoutable débatteur, un avocat jamais à court d'arguments, un sabreur d'élite.

Alors pourquoi la frileuse masse hendayaise que suivaient ces « têtes » s'abstint-elle de les faire venir sur les bords de la Bidassoa. Je ne me rappelle point la venue d'un leader de droite à Hendaye. J'écris de mémoire. Si je me trompe que l'on veuille me pardonner. Mais suis-je si loin que cela de la réalité ?

Et cependant le jeu en valait la chandelle (faire basculer une municipalité de gauche). Les invitations ne furent-elles pas assez pressantes, les convieurs n'eurent-ils pas le poids nécessaire pour décider les maîtres ?

Ou alors laissa-t-on couler le temps, reculant devant la rude tâche d'affronter les douaniers austères et les cheminots combattifs ?

« Tu vas au dépouillement, ce soir, demanda ma mère à mon père ?

- Oui, je veux savoir qui « passe ». <sup>(60)</sup>
- Tu as bien raison. Tu ne vas pas si souvent.
- Et je ne suis pas fréquemment libre le dimanche. Mais ne crains rien. Même si je vais ensuite chez Cadettoun boire un coup avec les copains, je ne m'attarderai pas. Je ne serai pas long à rentrer. »

« Tu viens au dépouillement tout à l'heure se demandait-on entre adultes amis à la sortie d'Ondarraitz.

- Oui, ne serait-ce que pour faire un tour.
- Et voir par la même occasion certaines binettes.
- Penses-tu.
- Ne flambe pas tant et si prématurément. Il te tarde de connaître si la liste est passée ou non. Dans cette dernière hypothèse tu n'es d'ailleurs pas pressé.
- Qui te dit que je flambe ? Au fond que ce soit Jean, Pierre ou Paul.
- Oui, oui, on dit ça. Mais on a toujours des préférés. Et pourquoi ne les aurait-on pas ?
- Bien dit... mais rassure-toi, même si l'autre camp l'emporte, je n'en ferai point une maladie et cela ne nous empêchera pas d'aller nous envoyer un bon petit blanc chez Cadettoun.
- Oui, naturellement. Un ou plusieurs. A tout à l'heure. »

« Tu viens au dépouillement ce soir ? (A leur tour des gamins posent la question, il faut le croire à l'ordre du jour.)

- Non, dit l'un d'eux, je vais au ciné.
- Moi je rentre après le match.
- Pas moi, pas moi, pas moi, affirment en chœur plusieurs amis. Je suis du lot de ces résolus que les Variétés ne tentent point en ce dimanche particulier et je n'ai aucune envie de rentrer tôt à la maison. »

Mais de quoi s'agissait-il donc entre 1925 et 1930 ? Le dépouillement ? Vous avez deviné. Rien à voir avec la peau que l'on enlève à une bête velue sacrifiée ou avec celle que le reptile remplace ; avec l'arbre qui à l'automne laisse tomber ce qui le garnit et jusqu'à certaines branches mortes ; rien qui concernât l'abandon des vêtements pour une cause quelconque par suite de grande chaleur, pour endosser un maillot de bain, et plouf, plonger dans l'eau à la fraîcheur bienfaisante. Pas question d'assister à la privation d'un bien par la force ou la cautèle. Et encore moins, rien de commun avec la triste constatation des bons sentiments jetés aux orties, la lecture de phrases sèches, sans images, sans fleurs. Rien qui ait trait à un dossier ou à un compte à qui on enlève quelques pièces, peut-être beaucoup et d'importance.

Vous avez mis dans le mille et sans forcer deviné. Il s'agissait, le soir dit, de la fin d'une opération électorale ; du moment de vérité où l'on compte bulletin de vote par bulletin de vote, les voix obtenues par différents candidats ou listes diverses. Passé 18 h 30, on ne votait plus. Sans perdre de temps, le Maire ayant en garde la clé qui fermait l'urne : ce symbole –fabriqué comme maints symboles- s'en servait pour ouvrir cette banale caisse

---

<sup>60</sup> Qui est élu

qui, ce jour-là, semblait avoir une autre dimension. Que d'enveloppes bleues à l'intérieur ! On avait beaucoup voté.

Première opération : rassembler les enveloppes. Ensuite, les compter. Il fallait que leur nombre correspondît à celui consigné au moment du vote, sur les feuilles spéciales utilisées sur le bureau où se faisait l'opération. Les impairs étaient rares. On partageait alors les enveloppes, par paquets, à des volontaires qui ce soir-là n'auraient pas laissé aisément leur place. Les scrutateurs ! Un honneur pour d'aucuns d'être scrutateurs. Un devoir pour d'autres affiliés à telle et telle organisation politique, choisis par elles, pour les représenter et veiller jalousement à ce qu'elles ne fussent point lésées. Et cependant, il était fort difficile, voire impossible de tricher. Afin de pallier tout contretemps, chaque table de comptage avait deux feuilles identiques, tenues par deux citoyens le plus souvent de tendances opposées, de clans rivaux. Ainsi le même décompte était porté deux fois, puisque obligatoirement, sur chacune des deux feuilles.

Celui qui paraissait le plus au-dessus de la mêlée –ce qui n'était d'ailleurs le plus souvent qu'une apparence- c'était l'homme chargé d'ouvrir les enveloppes, d'en retirer le bulletin et d'en lire, à haute voix, le ou les noms.

La salle de musique –décidément très utilisée pour autre chose que sa véritable destination- s'avérait vite trop petite pour contenir tout le monde. Les mordus de la politique, les intéressés, les « tue le temps », les curieux affluaient de plus en plus.

Comme il n'était point interdit de parler ni de fumer, un brouhaha contenu mais confus empêchait toute audition à distance, à moins que l'on soit d'un groupe déterminé et un âcre brouillard de fumée de tabac brun rendait vite l'atmosphère chargée et pénible à supporter. Plusieurs allaient faire un tour dehors, respirer l'air frais du soir et donner, à l'occasion, des renseignements aux passants que ne tentait pas l'opération intérieure mais qui pour cela ne se désintéressait pas des résultats.

Les convaincus restaient, stoïques, bravant les incommodités. A la vérité, point si délétères que cela. Un sauna particulier aux effluves lourds, enveloppants qui tout au plus provoquent une toux légère et passagère chez les plus sensibles des muqueuses. De six ou sept tables fusaient des chiffres. On aurait pu se croire dans une salle de jeux, à la boule ou à la roulette. C'était le point fait en cours de route quand un candidat ou une liste tournaient la dizaine de barres indiquant les voix obtenues. Ça discutait dur autour des tables au point de gêner les scrutateurs. Des discussions qui de plus en plus devenaient tendues et où perçait une nervosité qui allait s'accroissant. Certains visages s'éclairaient au fur et à mesure que les bâtons augmentaient sur les listes de pointage et ce, en faveur de tel ou tel camp. Pas besoin de demander de quel bord étaient ces personnages rayonnants. Des mines, par contre, s'allongeaient. Des insatisfaits, des déçus, ceux-là. On assistait sur leur figure à la rançon des déboires, à la perte des illusions, au petit serrement de cœur de la défaite. Certains même perdaient leur calme. C'était rare, mais cela arrivait. Alors les durs propos, les interpellations, les altercations des houleuses réunions publiques semblaient revenir.

« Dehors si vous voulez continuer ainsi à discuter fort... à vous engueuler » lançaient des citoyens spectateurs ou des responsables du dépouillement.

La plupart du temps cela suffisait pour faire taire les antagonistes. Mais un coin de vérité –chacun a la sienne- restait en travers de quelque gosier. On le ressortira et plus tôt peut-être que l'adversaire ne l'escompte.

Les totaux faits, refaits sur les listes de comptage, on effectuait le grand report, l'addition récapitulative pour en arriver au résultat final. Un membre de la commission électorale –le plus souvent Monsieur le Maire- le lisait à haute voix, d'une façon cérémonieuse, avec des arrêts indispensables dans l'énoncé pour bien marquer l'importance de l'opération.

A l'annonce du verdict, la salle s'échauffait un peu plus. Les partisans comblés applaudissaient à tout rompre. D'aucuns chantaient. D'autres interpellèrent leurs amis, voire même leurs adversaires souvent d'un jour. Des désenchantés prenaient la direction de la porte, sans rien dire, sans se retourner, soucieux d'échapper à la liesse des comblés. D'autres annonçaient déjà, une hypothétique revanche.

« La prochaine fois, on verra. » Oh ! Les douces et faciles illusions de la prochaine fois, dans un temps indéterminé ce qui d'ailleurs ne pouvait nuire au rêve, à l'espoir, ces baumes faciles pour la blessure présente. Parfois –l'exception cependant- des invectives fusaient. Le ton montait. La menace surgissait. Le mauvais geste allait-il suivre ? Heureusement qu'il se trouvait une majorité de gens raisonnables pour calmer les hypernerveux, ou les esprits trop simplistes pour avaler une défaite, ou contenir dans des limites décentes une victoire. Il arrivait parfois cependant que l'on assistât à des « jeux de mains – jeux de vilains » avec horions distribués sans ménagement. Les boxeurs étaient souvent les mêmes, qui sur les touches d'Ondarraitz chantaient pouilles avec facilité, avant de se livrer à du pugilat en règle. Mais l'expulsion ne se faisait pas attendre car il se trouvait toujours quelques « malabars » pour en imposer aux atrabilaires et la voix impérative de Monsieur le Maire, intimant d'arrêter le combat produisant son salutaire effet. Rares étaient les reprises de rounds dans la rue.

La salle se vidait petit à petit. Des petits groupes de gens du même bord se formaient mais pour beaucoup c'était déjà la fin des antagonismes et la reprise de la copinerie.

Les bistrotts et cafés voisins recevaient les vainqueurs pour l'apéritif d'honneur et les vaincus pour le breuvage de la consolation. Si les officiels des camps opposés avaient leurs établissements préférés, ceux de la base étaient au même comptoir et même pour beaucoup, ne répugnaient point à trinquer ensemble.

## 14. Grande Presse

Je dois à la lecture, très irrégulière, de journaux, surtout parisiens, très divers, une certaine initiation à tout ce qui concourt à la vie du citoyen en France que ce soit pour cette chose si galvaudée que l'on nomme politique, que ce soit pour bon nombre d'activités professionnelles, que ce soit pour l'affirmation du culturel par le truchement de l'art, que ce soit pour l'épanouissement du corps par le sport. C'est à la chance, au hasard que je suis redevable d'avoir vu défiler sous mes yeux une gamme de quotidiens dont beaucoup n'avaient entre eux aucune affinité et même qui s'entredéchiraient comme certains.

Voici les faits. Hendaye (la Gare) étant le terminus français de la ligne venant de Paris, et aussi de la Méditerranée, et ce aussi bien du temps de la Compagnie du Midi que de la S.N.C.F., la presque totalité des trains, après une courte incursion en terre espagnole, à Irun, venaient (et viennent) se ranger, chez nous, sur des voies annexes –les voies de garage- où les wagons sont débarrassés de ce que les voyageurs ont abandonné ; balayés et lavés extérieurement à grande eau.

Parmi les objets que les voyageurs ne daignaient pas s'encombrer, se trouvaient les journaux. Beaucoup au retour d'Irun gisaient encore sur les banquettes et ne présentaient aucune souillure. Quelques-uns jonchaient le sol et avaient fait office de paillassons, ce qui expliquait leur état lamentable. Pour ceux-là la voie était toute tracée : direction la caisse-poubelle. Mais les premiers ? En général, les agents du nettoyage n'étaient point des lecteurs passionnés. Aussi faisaient-ils don des épaves à qui en voulait. Cela dura jusqu'au moment où ils trouvèrent preneurs chez quelques commerçants contre espèces. Mon père était du nombre de ceux à qui l'on réservait les journaux. Il les acceptait bien volontiers, car il m'en savait friand, et ma mère, toujours pratique, en connaissait l'usage final, c'est-à-dire l'allumage du feu dans la cuisinière et la nappe de papier pour faire sécher les légumes à grains, les pommes de terre, les oignons et l'ail. On réservait quelques numéros pour mon parrain –un frère de mon père- campagnard de la vieille époque pour qui un journal était un luxe qu'il ne pouvait s'offrir mais dont il dévorait les nouvelles quand il en tenait un et cela lui arrivait, surtout, lorsque mon père lui portait quelques quotidiens, qui décidément avaient accompli un drôle de parcours. Tant pis, d'ailleurs, s'ils dataient de plusieurs semaines, de plusieurs mois. La lecture n'en était pas moins intéressante, le soir, au coin de l'âtre avec la pâle lumière d'une avaricieuse petite lampe à pétrole.

Mon père se servait parfois, lui-même, parcourant les wagons. De toute façon, lui et ses fournisseurs étaient de grands éclectiques. La couleur politique des organes n'était pas un motif de rejet. La spécialisation non plus. On ramassait tout ce qui était convenable. Aussi le journal à vocation sportive me parvenait parfois... à mon vif contentement.

Des illustrés, point. Pourquoi ? Les enfants étaient-ils moins prodigues que les grandes personnes ? Pas d'organes spécialisés dans l'exhibitionnisme licencieux. L'article, la photo, la caricature osés et évocateurs de mœurs trop libres (on était assez prude à l'époque) ne me parvinrent jamais. Sans doute un barrage inexorable en cours de route. Cela ne me manquait point. J'ignorais longtemps l'existence de telles productions.

Pour moi, l'arrivée d'un journal de Paris constituait toujours un événement, hors de la vie commune, une incursion dans cet univers dont il était tant parlé, en en soulignant la grandeur, la beauté, l'exception. Je n'étais qu'un bien jeune provincial –presque plus que provincial, car collé à un bout extrême de la France, en prise directe avec un pays tout autre, par beaucoup d'aspects, malgré certaines ressemblances indéniables. (La langue

vernaculaire nous séparait tout d'abord). Donc presque un pied en Espagne, quelle aubaine pour moi de pouvoir par le truchement de la feuille imprimée –à Paris- de la photo qu'elle portait saisir une parcelle de ce lien privilégié.

La Petite Gironde ne pouvait m'inspirer de l'admiration, me suggérer un dépaysement tentant et fécond, car le quotidien bordelais m'était trop familier et, à part des « articulets » trop succincts ou plagiés de la première et seconde page, il s'en tenait à notre coin, bien limité et particulièrement à l'arrondissement de Bayonne. Comme les petites feuilles de cette dernière cité et celle de Biarritz n'entraient, pratiquement pas chez nous, c'était donc le régional de la Rue de Cheverus qui y était maître.

On se lasse de tout, même du format, quand on n'a que cela à se mettre sous les yeux.

Avec la presse parisienne, c'était une plus grande ouverture sur la vie, toute une littérature qui permettait l'évasion mentale puisqu'elle traitait d'horizons qui s'avéraient bien lointains, de mentalités différentes des nôtres et surtout nous permettait d'entrer de plein pied dans cette place merveilleuse avec ses avenues célèbres ornées de statues et d'essences magnifiques ; ses artères trépidantes débordant de vie pléthorique ; ses squares aux fontaines et aux bassins, hantés par les sylphes, paradis ludiques pour l'enfant, havres de sécurité pour les mamans, doux édens pour les amoureux ; ses scènes illuminées plongées dans les efflorescences des paillettes dorées ; ses écrans géants servant l'image à longueur de journée ; ses esplanades royales, ses terrains de sports et ses champs de courses. Paris était à ma portée. A moi d'y prospecter. Un esprit « jeunot », enthousiaste, volontiers rêveur et porté à l'exagération ne pouvait que se complaire dans cette réalité ou ce leurre, d'où n'émanaient que la douceur de vivre, la facilité d'être.

Je me trouvais encore trop dans l'immédiate « post enfance » pour posséder, à un degré suffisant, la perspicacité qui me permit, à coup sûr, de distinguer parmi les journaux que mon père m'apportait, du premier coup d'œil comme aussi à la lecture de l'article « leader » leur orientation de pensée, de percer leurs arcanes. D'ailleurs, est-ce que je m'en souciais tellement, n'ayant pas encore été atteint par un refus net, physique presque, de tout ce qui défendait la conservation sociale. Je n'avais pas non plus, il faut le dire, cette attirance irrésistible (qui viendra vite cependant), cet engouement plus que sympathique, partial à en friser l'intolérance pour le camp de la vérité, de la justice. Néanmoins, confusément, je sentais que j'étais de ce bord où je suis demeuré bien que l'âge m'ait rendu plus serein dans le jugement. Mais je n'ai jamais pu me faire aux gens d'en face, du moins globalement. Il exista parmi eux des partisans qui valent beaucoup mieux. Mais il n'est pas toujours aisé de les distinguer, de les séparer du lot.

Qu'est-ce qui me passa alors, par les mains ? Une notable partie... l'essentielle, soit dit sans prétention ; de la presse parisienne avec dans son sillage quelques feuilles du nord, du centre ou de Normandie mais très rarement, celles-là. Tous ces journaux ne me furent pas servis avec une régularité et une quantité égales. Certains, je ne les eus qu'une ou deux fois. A peine suffisamment pour m'en faire une toute petite idée. D'autres, par contre, m'arrivèrent avec plus de générosité, signe, sans doute, que leur clientèle était plus vaste.

Ainsi je connus l'Echo de Paris où excellait de Kérillis, le directeur si je ne m'abuse. L'Echo de Paris développait, en adepte et défenseur, les thèses d'un système bourgeois tout puissant, s'appuyant sur la Banque avec les contreforts inévitables de l'Armée et de l'Eglise. Faisant comme si n'existait ni misère, ni gêne dans maints foyers, ni état précaire



de beaucoup de familles, on ne voulait voir, on ne voulait prôner que dividendes, bourse et beaux quartiers. A la décharge de de Kérillis, disons que durant l'occupation allemande il eut une attitude très digne, courageuse et qu'il ne se compromit pas comme tant de ses « patriotes confrères » avec le nazi triomphant.

Autre zéléteur de la bourgeoisie huppée et aux postes de commande –ouvertement ou de façon occulte- le Figaro qui croit toujours cacher sa marchandise sous le couvert d'un extrait de Beaumarchais, qui veut badiner et fouailler et qui se trouve en bandeau, détaché, sur la première page. On compte de la sorte, faire passer tout le reste, réactionnaire au possible, avec une permanence caractéristique.

Du journal l'Œuvre qui devait mal finir quand les « vert de gris » régnaient à Paris, je me rappelle un certain La Fouchardière et son héros Bicart. Les articles de La Fouchardière porteurs d'une ironie percutante et jamais satisfaite, s'en prenaient à la société en général, si contaminée par d'innombrables travers.

Le Matin, le Petit Parisien servaient la grande information, celle qui paraissait sans préjugés d'opinion apparents, celle de « constatant », de témoin et non de juge. La recherche du fait rare autant que possible à sensation, du fait divers, bien alimenté, du reportage coloré, évocateur, en France et dans les pays lointains intéressaient, disait-on, une nombreuse clientèle, et c'est peut-être en raison de cela que les échantillons de ces deux quotidiens me parvenaient plus fréquemment que d'autres.

La chanson s'était emparée de l'un de ces titres pour en faire une rengaine que fredonnaient des milliers de gens par mode, passade plus que par conviction ou marque de satisfaction.

« Elle lisait le P'tit Parisien  
Elle s'intéressait à la politique  
Elle lisait le P'tit Parisien  
Le plus fort tirage des journaux du matin »

« Elle s'intéressait à la politique » chantait-on. Peu, en apparence avec le Petit Parisien. Mais, au fait, qui touche le plus, celui qui pratique le militantisme à haute dose, à porte voix ou celui qui insinue l'idée, celui qui insère dans un ensemble anodin des phrases partisans ?

Un journal était très différent. Il s'agissait du Temps. Le format des feuilles, le nombre important de ces dernières, les particularités des caractères d'imprimerie, la manière de composer le titre en écriture gothique, lourde, appuyée aux jambages épais, la densité des articles sans aération, l'absence de documents photographiques, de dessins, de caricatures, caractérisaient ce journal qui faisait sérieux rien qu'à le voir. Il était certainement l'organe préféré du Monsieur lettré, avare du rire, de la plaisanterie, épris de tout ce qui était raisonnable et raisonné. On ne se le figurait point dans les mains d'un plaisantin cherchant l'article désopilant ou d'un militant avide de l'argument fort, de la condamnation péremptoire de ce qui ne correspondait pas à son idéologie.

Les journaux du soir, l'Intransigeant, Paris-Soir abondaient de photographies et ne lésinaient pas sur le côté spectacles dont ils étaient des annonceurs généreux, spectacles artistiques aussi bien que sportifs. Lors de ma première arrivée à Paris, en septembre 29, devant prendre presque inévitablement mon train à Montparnasse, je tombai rue de Réaumur sur l'Intransigeant. Ce que j'en vis surtout se trouvait dans le sous-sol, dont les

ouvertures en léger contrebas de la rue permettaient d'observer les machines rotatives avec de grandes, d'interminables bandes qui montaient, s'enroulaient, retombaient et qui, blanches au départ, s'en allaient recouvertes d'encre toute fraîche. J'avoue avoir été très intéressé par ce travail de grande typographie –je devais y jeter un coup d'œil chaque fois que je passai par là- mais que le rêve s'évanouissait. Moi ce qui me paraissait comme un produit merveilleux, une retombée de quelque puissance supérieure, se tenait dans cette cave profonde, toujours dans la lumière artificielle ; dans cet espace cloisonné, cette atmosphère tombale. J'en fus tellement surpris que je ne levai pas la tête pour admirer l'hôtel à façade sculptée, où vivait aussi l'autre partie du journal, celle qui le pensait et le rédigeait.

L'esprit mordant, sarcastique, j'en eus la révélation, à plusieurs reprises quand mon père arriva avec un drôle d'hebdomadaire (ceci écrit en toute sympathie) « Le Canard Enchaîné » dont le haut de la première page a, depuis la création du journal, toujours frappé avec ses deux « compères-palmipèdes » qui semblent annoncer (encore d'actualité) la revue, tout près de l'inscription fameuse « Journal satirique paraissant le mercredi ».

Près de soixante ans après, je le lis encore, certes avec des motivations plus ancrées, des considérations établies par tout ce que j'ai pu voir du spectacle « politicien », du comportement du « citoyen libre et organisé » durant un demi-siècle.

J'y retrouve intact le bandeau introductif qui annonce le rôle de l'hebdomadaire : mettre en évidence (vices, magouilles, travers ridicules, calculs sordides et éhontés, vil arrivisme, actes absurdes ou immoraux, confiance béate de niais) les fustiger, les tourner en ridicule, les mettre bien en évidence pour les confondre et si possible amener leur extinction. Je ne prétends point que je saisisais tout, à douze ou treize ans, dans ce foisonnement de « maldonnes » frauduleuses, dans ces allusions où il fallait savoir « lire entre les lignes ». Mais comme pour l'essentiel le doute n'était pas permis ; soit par l'écriture, soit par le « dessin-caricature » je m'initiais, petit à petit, à l'existence équivoque d'un monde (surtout politicien) où tout n'est pas parfait.

Des journaux politiques, aussi aboutirent à la maison. Deux ne m'étaient point étrangers : le Populaire et le Quotidien. Un de mes Instituteurs, Monsieur Chrestia était un fidèle lecteur du second. On voyait le titre du journal, en rouge, dépasser souvent de la poche de sa veste. Il lui arrivait aussi d'avoir le premier, l'organe de la Section Française de l'Internationale Ouvrière (S.F.I.O.) ; son parti. Mais notre maître ne se laissait jamais tenter par la lecture du journal, en classe. Tout au plus un très rapide, un presque furtif coup d'œil.

Pour ma part, j'avoue que je n'ai pas été très pris par aucun de ces deux quotidiens lorsque j'en fus détenteur. Étaient-ils trop techniques pour moi, trop doctrinaux ? « Volaient-ils trop haut » ? A me passer, sans nul doute, bien au-dessus de la tête. Il faut dire que la prestigieuse phrase de Léon Blum n'était pas de celles que l'on aborde aisément, valablement avant une formation de pensée, une maturité d'esprit qui demandent des années. Néanmoins, j'éprouvais, confusément, de la sympathie pour ces deux organes de gauche. Sans doute parce que dans les titres, je retrouvais des idées forces que j'entendais dans mon milieu et que les grandes leçons de fraternité, d'amour de son prochain, librement, sans contrainte, y étaient particulièrement, mises en exergue.

Deux journaux ; disons-le, ennemis mortels, m'intriguaient. Tout d'abord le royaliste Action Française, au papier délicat bien pour être mis dans les mains de douairières. La

couleur annoncée sans ambages sous le nom de l'organe : celle du nationalisme intégral, chauvin, buté, infatué. « Tout ce qui est national est nôtre » au nom « des quarante rois qui en mille ans firent la France ». Eduqué à la républicaine par mes excellents maîtres, connaissant par le Lavis les grandes heures de l'émancipation des citoyens, les purs mérites des hommes comme ceux qui fondèrent la III<sup>e</sup>, petit-fils d'ancêtres paysans qui furent pressurés, traités d'inhumaine façon, habitué à Marianne, à la devise « Liberté, Egalité, Fraternité », je ne pouvais approcher avec quelque sympathie ce renfloueur d'un régime abhorré, je ne comprenais pas cette « pleureuse » qui réclamait le retour aux privilèges, l'étouffement des libertés les plus élémentaires. Plus tard, quand je fus en mesure de juger la prose assassine de Maurras, Daudet, Pujo et consorts, je vis que mon intuition ne m'avait point trompé.

Ce sentiment de rejet je ne l'eus pas en ce qui concerne l'Humanité. Loin de là. L'organe central du Parti Communiste (Section Française de l'Internationale Communiste ; S.F.I.C.) me remua. En premier lieu, lire : fondateur Jean Jaurès en bonne place, afin que nul n'en ignore, assurait de prime abord, tout naturellement de la grande sympathie de ceux, qui comme moi, étaient élevés si l'on peut dire dans le souvenir, le culte du grand tribun socialiste, abattu fin juillet 1914, non pas simplement par un misérable, mais par la campagne haineuse, par le constant appel au meurtre des « super nationalistes » en pantoufles au visage hideux, au rictus baveux de bêtes enragées, si « super patriotes » qu'ils allaient tous mourir douillettement dans leur lit, je veux parler, entre autres et surtout des corrosifs excitateurs, des pousse-au-crime de l'Action Française.

Déjà, vers notre quinzième année, mes camarades et moi, élèves du Cours Complémentaire, possédions une belle partie de la vie prodigieuse de l'orateur tarnais. Nous connaissions son talent verbal ; son style éblouissant, chargé de métaphores, de puissantes images ; sa voix magnifique, souveraine ; sa façon de rédiger avec une abondance, un déferlement de fleuve en crue. Nous étions renseignés sur l'épicurien érudit, le méridional chaleureux, l'ennemi de la guerre, l'avocat de la paix, sur le patriotisme de l'homme accroché à son terroir mais qui ne s'y enfermait pas puisqu'il reportait à l'ensemble de l'humanité l'amour qu'il vouait en premier lieu à sa patrie, pour lui le Midi, et la France entière. Cela était l'œuvre de Monsieur Labarrère, notre Directeur, un « jaurésien » convaincu, qui nous enseignant entre autres disciplines la morale, pouvait se permettre de s'étendre sur la vie du grand homme d'état disparu physiquement mais présent par toute son œuvre féconde. A l'époque dont je parle, nous étions à moins de dix années de la scission de Tours qui avait séparé, en le blessant, en le paralysant –et pour longtemps, hélas- le mouvement ouvrier français. Majoritaires au Congrès, les admirateurs des Bolcheviks russes s'étaient emparés de tous les postes de commande donc de tout ce qui constituait les rouages du fonctionnement du Parti, la presse, en bonne place. Ils ne manquèrent point de s'annexer l'Humanité, un bien trop précieux, de renommée internationale, pour être négligé.



Mais je n'entrais pas alors dans de telles considérations. L'Humanité, Jaurès. Un journal de fraternité universelle, un grand homme. Une œuvre réussie, un créateur fécond et comblé. Je connaissais par quelques rares photographies glanées çà et là, notamment dans la Dépêche de Toulouse, la physionomie du fondateur du Parti Socialiste Unifié. Une belle tête, une figure carrée, à moustache et barbe fournies, un cheveu taillé court, en brosse. Un beau visage, le front large, l'œil vif au sourire plein de bonté.

Photo : <http://www.jean-jaures.fr>

Une distinction naturelle mais que soulignait un de ces hauts cols durs qui enserrait le cou, l'emprisonnait presque en entier. Une cravate à gros nœud s'amarrait en s'enroulant autour du fourreau amidonné et tombait pour se perdre dans le gilet.

Qui se serait avisé de séparer Jaurès de son journal ? Je n'étais pas encore assez averti des dessous de la politique pour deviner que, sûrement vivant, Jaurès ne se serait pas trouvé dans le camp des majoritaires en 1920, qu'il serait resté fidèle « à la vieille maison » dont parlait Léon Blum. Alors l'Humanité, son œuvre, son journal, eut-il accepté qu'elle changeât ainsi de direction. De porte-parole d'un socialisme où le cœur entrait pour une très large part, l'amour du prochain sous-jacent, aurait-il accepté la transformation en prosélyte d'une façon spéciale de faire la révolution, avec toutes les pratiques que cela appelle. Aurait-il laissé s'éloigner de l'horizon France, un organe qui puisait dans le passé national, son esprit de transformation profonde de la société, d'une façon sensée, originale pour aller quérir le mot d'ordre sur les bords glacés de la Moskova ? Mais, au fait, aurait-il pu empêcher l'accaparement et avant lui l'éclatement d'un grand groupe que l'on eut tellement de mal à unifier ? Aurait-il été plus fort qu'Octobre 17, sa révolution et ses conséquences mondiales ?

Ce que j'aimais voir sur l'Huma, c'était en première page, les armes du nouveau Parti : la faucille et le marteau. Je trouvais ces deux attributs bien évocateurs de la mission du journal : affirmer la valeur du travail des champs et des usines et assurer la défense de ceux qui l'accomplissent, en peinant, sans en retirer les bénéfices auxquels ils auraient droit. L'allégorie, de toute façon, avait une autre force que ces oiseaux (coqs et palmipèdes) trouvés sur d'autres quotidiens. N'ayant pas la dimension intellectuelle pour saisir et me pénétrer des articles de doctrine, je m'en tenais aux autres chroniques. Là, je me retrouvais en pleine harmonie avec les rédacteurs ; avec leur façon de parler des ouvriers, des paysans, des prolétaires, de leurs misères, de leurs luttes, de leurs victoires, avec celle d'attaquer les bourgeois, les féodaux de l'industrie surtout, ces âpres au gain, ces ennemis de toute évolution, ces furieux quand leurs profits sont en jeu.

Me trouvant de par mes origines, mon milieu, ma formation en plein dans l'esprit, j'en saisis la lettre. Il est vrai que la phrase était abordable, simple, sans recherche de syntaxe savante, usage de mots abscons, à la portée de ceux que l'on avait prématurément privés d'accession à la culture.

Il y avait une rubrique dans l'Huma d'alors qui débutait par un sigle C.D.G.V. (coin des gueules de vaches) autrement dit, coin réservé à tout ce qui porte galon. On y pratiquait une critique systématique de tout ce qui clochait dans l'armée. Les exemples de brigades tracassières, de sanctions exagérées, d'humiliations méchantes et stupides, y étaient nombreux. De tout cela sortait un antimilitarisme qu'affectionnaient, sans nul doute, les adhérents de chez nous, à la IV<sup>e</sup> Internationale. On a bien changé depuis. La guerre n'est pas restée une horreur en soi, un crime, un affreux crime. Non, il faut distinguer la guerre injuste et la sale guerre. Le pioupiou qui meurt dans d'atroces souffrances, le citadin qu'on anéantit, vont-ils jusqu'à ces subtils distinguos ?

Guerre révolutionnaire, légitimée ou pas, regardons les victimes. Qui sont-elles ? Ainsi, nous apprendrons à éviter d'établir péremptoirement une cloison étanche dans un grand tout exterminateur, générateur d'horribles tragédies, de dramatiques séquelles.

Rassurons-nous. Le coin des gueules de vache a disparu depuis longtemps de l'Humanité. Bien des comportements, des entendements ont changé depuis 1925. Et il a fallu faire de la place pour la publicité, fut-elle bourgeoise.

Je n'avais pas à me plaindre de l'apport des journaux. Il m'était fait de façon éclectique. Parmi eux, il se trouvait ceux consacrés, en totalité, aux sports. Cela n'était pas pour me déplaire. J'avais un faible pour le sport, en général. Je disposais tous les jours de la Petite Gironde. Les pages consacrées à tout ce qui touche à la compétition sportive, à tout ce qui l'environne, la précède ou la suit, étaient consommées les premières. Le rugby y tenait la plus grande place. Le lundi on était prolix, à Bordeaux, sur les résultats dominicaux, les reportages à domicile, les commentaires généraux, les classements. Une grande partie du journal y passait. Le jeudi, un original rédacteur, un amateur de phrase-fleuve et de comparaisons pittoresques, tenait chronique. Il avait un patronyme gascon : Hoursiangou. Avec lui, la revue du Dimanche passé consistait en narrations pimentées, où tous les grands clubs étaient passés au crible. La critique, l'ironie n'allaient pas loin, point de nature à mettre la bile au débord. En général, les jugements paraissaient objectifs, avec une cote d'amour marquée pour le vieux lion bordelais, le S.B.U.C. Le samedi, les rencontres du lendemain étaient annoncées. Je ne négligeais pas, pour autant, d'autres activités sportives, notamment la pelote basque, surtout durant la Grande Semaine ; le cyclisme au moment du Tour du Pays Basque et du Tour de France ; la boxe encore toute pleine de la gloire des Carpentier et pour ce qui touche à notre coin de la montée d'un poids lourd du Guipuzcoa : Paulino Uzcudun.

A voir l'intérêt porté à la partie sportive du journal régional, on peut se faire une idée de la joie que j'éprouvais quand mon père m'apportait des spécialités parisiennes.

C'est comme cela que j'ai connu l'Auto, le journal jaune, ce qui me paraissait étrange, le quotidien d'un nommé Henri Desgranges dont la grande œuvre fut le Tour de France. Journal abondamment garni, avec force détails pour toutes les disciplines, susceptibles de satisfaire les mordus de quelque compétition qu'il s'agisse.

J'aimais aussi le Miroir des Sports, un hebdomadaire riche en photographies de rencontres, de combats, de courses à pied ou avec engins. J'affectionnais celles où l'on voyait en action Messieurs les rugbymen, mais ne négligeais pas car d'excellente facture, donc attirantes celles du football. En hiver, voir les « manchots » dans le nord évoluer dans la neige me séduisait, moi l'enfant du Golfe de Gascogne en privation constante de poudreuse. Un jour, mon père porta un hebdo plus gros que le Miroir. Il s'agissait de Match. Une production toute nouvelle, sur beau papier à grand format. Pendant longtemps, Match resta fidèle à ce que sous-entendait son titre, le sport.

Maintenant, c'est un magazine comme tant d'autres, amateur de sensationnel, mais pas en sport seulement, de développements politiques de second ordre, de papotages, d'exhibitions de la ménagerie des artistes.

Il y avait d'autres organes spécialisés, comme l'Echo des Sports, mais j'arrête mon énumération car, à l'exception de l'Auto, du Miroir et de Match, je n'en ai pas vu entrer d'autres chez nous.

La « Tribune des Cheminots » allait constituer pour moi une excellente approche de la géographie de la France, surtout en ce qui a trait aux régions et aux localités. Nous en étions encore aux réseaux différenciés, cloisonnés. On n'avait pas procédé à un grand amalgame. Il s'agissait d'un poulpe phénomène à plusieurs têtes ou pour l'ensemble du chemin de fer français de plusieurs céphalopodes dont les tentacules, à partir de Paris s'étiraient dans tout l'hexagone. Rien de moins, en somme, que depuis la naissance de la S.N.C.F., rien sinon le changement de noms des réseaux et une apparente autonomie entre eux. Autrefois vous étiez à Lille et la casquette du cheminot portait « Nord ». A Mar-

seille on pouvait lire au-dessus de la visière P.L.M. (Paris – Lyon – Méditerranée ou Marseille, selon les goûts) ; à Juvisy, P.O. (Paris – Orléans) ; à Chartres, Etat ; à Strasbourg, Alsace-Lorraine ; à Metz, Est et à Hendaye, Midi, alors que maintenant, dans une uniformité sans faille, vous voyez S.N.C.F. partout. Le régionalisme alors, a été supprimé. En apparence surtout, sur le couvre-chef de service, sur les écussons des vestes, sur les locomotives et les wagons. Et ce, depuis 1937, dans un souci de conjugaison plus aisée et pour pallier les difficultés de trésorerie qui surgissaient ça et là, périodiquement, auxquelles il fallait faire face. Les compagnies fermières étaient alors trop heureuses de trouver, comme toujours un « renfloueur », l'Etat.

La Tribune des Cheminots s'adressait à tous les travailleurs du rail. C'était l'organe officiel de la Fédération des Cheminots, affiliée à la C.G.T., la Confédération Générale du Travail, le syndicat réformiste qui comptait des hommes comme Léon Jouhaux qui avaient su protéger la vieille organisation après la fièvre de Tours.

Que vient faire, ici, Tours en terrain syndical ? Beaucoup. Entendons-nous. Il est nécessaire, vital, indispensable lorsque le Pouvoir d'un Etat est tenu ; par un parti omnipotent ; abusivement au nom de la classe des travailleurs alors qu'il est établi une dictature de fait de dirigeants « bureaucrates de la nomenklatura », dictature sur le prolétariat ; d'avoir un organisme tout dévoué qui singe le syndicat, dont la mission n'est ni revendicative, ni constructive mais consiste à faire connaître les diktats des maîtres, jouant un rôle visible de promulgation et le plus insidieusement de mise en condition et de « tenue en laisse » de ce bon peuple que l'on prétend couvrir de bienfaits. C'est le rôle de « courroie de transmission » des « syndicats », organismes soumis, là où la liberté n'est qu'un vain mot, un article de fanfaronnade et de duperie. La Russie des Soviets connaissait (et hélas utilise toujours) ces « syndicats-maison », inféodés au Parti. Il était normal que là où le Parti Communiste russe avait fait des adeptes, se montât à côté de l'organe politique « révolutionnaire » une expression syndicale qui en dépendît. En France, aussi, dès que la majorité des ex-socialistes eut rejoint la bannière rouge de Moscou, se créa, en 1922, la C.G.T.U. (Confédération Générale du Travail Unitaire). On se demande parfois si les mots ont quelque valeur. On avait un mouvement ouvrier assez uni syndicalement et patatras, on jette à bas l'arbre et l'un des tronçons ramassé, on en fait une centrale que l'on affuble, sans remords aucun et sans craindre la dérision, de la caractéristique unitaire. On fractionne donc pour mieux unir. Aberration ou imposture ! Dès le départ, on relève à la C.G.T.U. l'adhésion d'une notable partie de l'aile extrémiste de la C.G.T., les séduits par le séisme russe et aussi d'anciens syndicalistes libertaires, dont quelques-uns montèrent dans la hiérarchie comme Sémart et surtout, après la réunification post-libération, comme Frachon (ex-libertaire) qui dirigea la C.G.T. nouvelle, ce qui devait d'ailleurs conduire à de nouvelles scissions avec d'autres tendances.

Mon père, membre de la section d'Hendaye de la C.G.T. recevait chaque quinzaine la Tribune. Je puis dire que j'en tirai profit, mais à ma manière. La première page était réservée à l'article de fond et à quelques autres traitant de questions professionnelles importantes, ainsi que la suivante. Je ne m'y attardai jamais et même passai souvent à côté. Que m'importait, à moi, les éditoriaux de Jouhaux ou ceux, plus espacés, de Bidegaray. Bidegaray ! Un Bayonnais qui avait au syndicat des cheminots réformiste une place prépondérante, d'une valeur de militant certaine, avec une phrase facile pour un primaire, une chaleur communicative de la plume comme à la tribune (à ce qui se disait alors). Hélas ! Durant l'occupation où il fallut tenir, éviter les compromissions et les folles chimères il molit (verbe qui est peut-être un euphémisme). Mais ce n'est point de cela qu'il est question surtout, mais de la Tribune d'autrefois. Ce qui m'intéressait, remplissait dans les pages intérieures. Là, réseau par réseau, se trouvait le répertoire de maintes gares. Le nom de

beaucoup m'intéressait. Il y en avait certes qui ne disaient rien aux yeux, ni à l'esprit, d'une trop fade banalité. Mais combien appelaient quelque chose... combien sonnaient clair rien qu'en les lisant... combien faisaient agreste car petite station devinée au milieu des champs... combien sous-entendaient la puissance puisque grand centre connu... combien faisaient originales avec des noms du cru (compliqués en Alsace, chantant dans le Midi, curieusement à allure celte en Bretagne). A travers la vie des cheminots, j'apprenais beaucoup de choses sur l'existence menée dans diverses régions. Je suivais les réunions avec le nom des orateurs de la Fédération. Je situais mieux les villes dans leur région et je m'enrichissais de la connaissance de localités jusque là ignorées. On parlait fêtes sur la Tribune. Je sus de quoi il retournait quand il s'agissait de ducasse, d'assemblée, de kermesse. J'appris en lisant les décès la grande loi de la solidarité, l'aide matérielle et morale pour les éprouvés.

J'appris et vis encore beaucoup de choses que je ne distinguais pas autour de moi. Ainsi se précisaient les innombrables morceaux d'un vaste puzzle qui s'appelait la France.

Je prenais sur la Tribune, sans effort, un intéressant, un séduisant cours de géographie humaine.

Si la Tribune ne m'a jamais laissé indifférent, c'est je le crois parce que j'avais toujours rêvé de faire partie de la famille « cheminote ». Le journal corporatif répondait, sans doute, à un appel tenace à qui il ne fut jamais répondu.

## 15. Quand la page se tourne

1929 ! Une dure année pour l'ensemble des pays du monde. Les Etats-Unis d'Amérique, fiévreux, en pleine crise économique, se trouvaient dans l'obligation de prendre en catastrophe des mesures pour sauver leur monnaie très ébranlée. Le spectre de la faillite planait sur la Bourse de New-York avec, en perspective, tout ce que cela représente de chômage croissant, de récession accélérée et accentuée, de baisse du niveau de vie. Au bout, la misère, mauvaise conseillère pour attenter à la paix civile. Les Américains du Nord n'étaient pas les seuls touchés par le mal. Il est bien entendu, paraît-il que lorsque les Etats-Unis éternuent, le monde entier tousse et frise la bronchite ou la subit. Même à l'heure présente, les pays de l'Est qui ont créé leur système à part le « capitalisme d'Etat » accusent le coup quand Wall Street est en transes. De toute évidence, les Soviets n'avaient pas échappé au marasme de 29, donc, à la morosité ambiante.

A Hendaye, la tempête semblait ou ignorée ou sans portée. Peut-être les lecteurs assidus des journaux connaissaient-ils le syndrome américano-mondial. Y portaient-ils autant d'attention que cela ! Ces questions d'économie quand elles ne vous atteignent pas de plein fouet et allègent exagérément le porte-monnaie, sont assez longues à saisir. Pour la plupart des Hendayais, qui vivaient de modeste façon, la crise n'était pas ressentie dans toute son acuité et même pas beaucoup. Un peu plus de hausse des prix (mais quand baissent-ils ?). Notre sérénité ne s'en trouvait point affectée. Le mauvais coup, la semonce, venaient peut-être de trop loin, bien que réels et éprouvants, pour que nous les percevions dans toute leur ampleur et avec les menaces qu'ils portaient avec eux. Nous venions de passer d'heureuses années, dans la paix retrouvée avec du travail, du ravitaillement, des amusements malgré les absents –oh ! Comme l'homme oublie vite- restés sur les champs de bataille.

Alors, pourquoi venir nous importuner, nous menacer. Et heureusement, nous ne savions pas que cela ne représentait que de simples vicissitudes à côté des malheurs, des épreuves douloureuses, des dangers menaçants, du fascisme hideux qui triomphait, de la guerre, à nouveau à l'ordre du jour, que nous réservait la décennie qui allait suivre.

L'été avait été beau, la saison balnéaire une réussite, bien que permise seulement à un nombre restreint de gens. Les villas de la plage s'ouvrirent pour recevoir pendant un ou deux mois leurs propriétaires. Disposant de moins de ressources, appartenant à un autre monde, des fonctionnaires, des agents de maîtrise, des employés de bureau à salaires décents, des commerçants, même des ouvriers du haut de l'échelle, à gages convenables, avaient loué chez l'habitant qui, une chambre, qui, tout ou partie d'un appartement. Tous ces « étrangers » avaient fréquenté la plage ou était aussi la population locale, les mamans avec leurs bambins sur semaine, toute la famille le dimanche. Les festivités estivales avaient connu leur succès habituel ; les bals publics du dimanche et du jeudi avaient drainé sur la Place de la République, à la Gare, devant le Casino, la belle affluence des danseurs, des curieux, des papas et des mamans venus surveiller leurs rejets, de la partie eux aussi, et en même temps participer à leur manière à la fête.

Donc tout se déroula durant l'été 1929 le plus normalement du monde, dans la gaieté, la joie de vivre. On était loin de la morosité déconcertante.

Premiers jours d'octobre 1929. C'est alors que prennent fin les réminiscences des quinze ou seize années de « Chingudy ». Rien ne fut exhaustif dans mes souvenirs. Rien n'est venu de chroniques particulières. J'ai voulu revivre ce qui pour moi fut une heureuse période. Peut-être la plus heureuse période de mon existence ; de toute façon celle où je



ne connus point ce que c'était que le souci. La période où je me laissais emporter par la douce vague familiale. Après les gâteries, les petits soins « à la maison », c'était la compagnie retrouvée de mes camarades, pour jouer, avec l'enthousiasme d'un jeune débordant de vitalité. Je pouvais alors me figurer que l'existence n'était qu'une suite de réussites, de facilités, de bonheurs. Enfant, je pouvais penser cela car j'évoluais dans un cadre limité, connaissant tout le monde, jamais en retrait de l'événement local. Je vivais dans une constante familiarité avec tous, dans une commune d'une relative importance, mais pas encore atteinte par la démesure qui oblige à la dispersion. Celle-ci opérée, finie la communauté d'âme. Les gens se voient, mais ils ne se rapprochent pas. Souvent, hélas, ils s'ignorent. Un état qui fut épargné avant 1930.

Je quittais Hendaye pour Chartres, cette ville où comme le disait quelqu'un (un exilé comme moi) se trouvaient deux monuments remarquables : la cathédrale qui inspira Péguy et la gare qui permettait d'accéder à un train qui, en moins d'une heure, vous déposait à Paris, donc à ce que l'on a rêvé de grand et de beau. La Beauce qui entoure Chartres n'a rien pour retenir, pas plus que ses autochtones qui manquent de chaleur. Si, quand les masses blondes des blés se balancent au vent que rien n'arrête dans ce plat à l'infini, on peut se laisser séduire par les aspects d'océan d'or, lorsque la terre est nue ou à peine recouverte, quelle morosité, quelle uniformité pesante, décourageante, hostile. Alors, oui, l'appel de Paris se comprend.

Songez que j'avais laissé Hendaye par une de ces journées ultra lumineuse d'octobre, avec un ciel d'été prolongé, qui enivre par son bleu très pur et que je trouvais à partir de Voves, car empruntant le tortillard poussif d'Orléans à Chartres, du blanc mal lavé, tirant sur le triste gris, sur l'espace illimité qui surmontait de vastes étendues mortes. Ce fut, je crois, ma première grande désillusion et, partant, la cause de ma soudaine, puissante et douloureuse nostalgie. Je réalisais, en un instant, combien Hendaye allait me manquer. Adieu donc, Deux Jumeaux, sable doux, vagues capricieuses dans une mer en visite. Adieu Chingudy, ses abords. Adieu horizon de montagnes accueillantes. Adieu voisins d'Espagne où nous allions chercher un dépaysement facile. Adieu à mes compagnons, à mes compatriotes. Adieu à tous nos beaux instants passés ensemble. Adieu Gatzelu. Adieu Ondarraitz. Adieu amitiés.

Je n'ai jamais passé très longtemps sans revenir me plonger (croyais-je) dans le grand bain familial. En vain. Je ne retrouvais jamais, la tendresse, la particularité d'antan. Le cadre même évoluait insensiblement. Plus allait le temps, plus s'évanouissait ce qui portait au bonheur et plus je m'éloignais des doux instants de jadis. Les acteurs disparaissaient, vieux et jeunes. On dit que partir c'est mourir en partie. Combien cela est, hélas, valable. J'étais donc parti loin. Après trois années en région parisienne, je revins au pays ou du moins je crus y revenir. Je me trompais. Passant la majeure partie de l'année, tout d'abord, à une soixantaine de bornes d'Hendaye, puis à une trentaine, venant retrouver Chingudy toutes les semaines, il ne me fut jamais possible de « coller » à fond, comme avant. J'éprouvais chaque fois une impression de manque. Je n'avais plus de point d'attache propre. Comme si j'avais déserté. Je ne pouvais colmater la brèche que j'avais ouverte.

Âgé, je revins définitivement. Mais pas plus que durant mes cinquante années d'exil, je ne m'y retrouvai. Peut-être même moins que lorsque je ne faisais que passer. Je pus mieux m'apercevoir des vides immenses creusés parmi mes connaissances, mes amis, mes compatriotes d'autrefois.

Des apports étrangers, strates en constante arrivée, ont occupé les vides, beaucoup englouti, contenu les vieilles couches, créé une entité nouvelle. La marée du béton a transformé la charmante localité. Restent les témoins qui ne peuvent mourir. Reste tout ce que l'on n'a pu aliéner : le mont tout proche, la mer puissante, la colline au charme bucolique, la rivière paisible.

Reste Chingudy qui ne disparaîtra jamais, malgré quelques coups de pattes, pas toujours heureux, d'humains ambitieux.

Chingudy, oui Chingudy ! Peut-être meurtri. Mais Chingudy toujours !

Hendaye, 21 décembre 1982





Chingudy -21-  
VÉLIN D'ANGOULÊME

Chingudy  
VÉLIN D'ANGOULÊME

Chingudy -19-  
VÉLIN D'ANGOULÊME

Chingudy  
22-

Chingudy .2.  
Constellation  
(un peu de ce qui fut)  
(1913-1914)

Chingudy .4.  
CORVETTE  
(un peu de ce qui fut)  
(1911-1930)

CADRE  
ÉCOLE  
CLASSE  
NOM